

**JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL**

**DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;**

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des  
Païs Etrangers.*

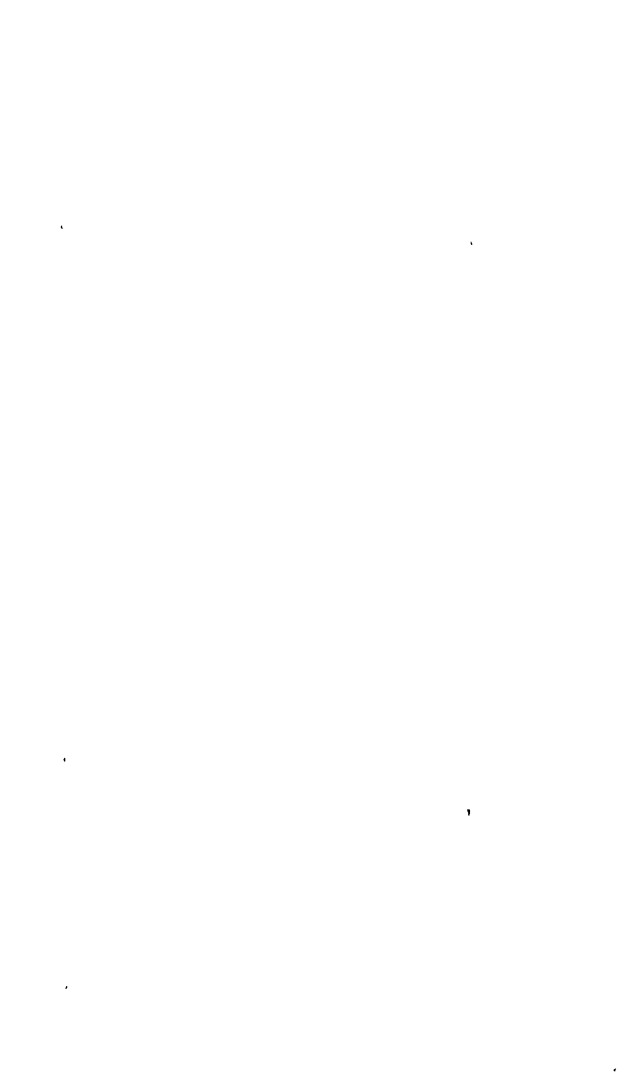
**DEDIE AU ROI.**

NOVEMBRE 1757.



**NEUCHÂTEL  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.**

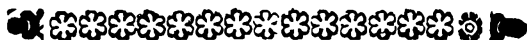
**MDCCLVII.**





# JOURNAL HELVETIQUE,

NOVEMBRE 1757.



## EXAMEN

*De ces Paroles: Il n'est pas bon que l'Homme  
soit seul. GENESE CHAP. II.*

**S**ANS m'ériger en Prédicateur, j'ai dessein  
d'examiner la grande Vérité, que ren-  
ferme ce Passage, ou cette Maxime, & d'en  
faire voir l'utilité\*.

K k 2

---

\* On peut dire de bones choses contre cette  
thèse. L'Homme, dira-t-on, est sujet à bien des  
ennuis & des contradictions dans la Société. Il  
est forcé, quelque bon qu'il soit, à devenir mé-  
chant, pour se défendre contre les Méchans. S'il  
n'est pas trompeur, il est dupe, & pour ne pas  
l'être il faut être défiant, & entrer dans de  
petits détails au dessous & indignes d'un Génie  
supérieur. Dans la Société, ajoutera-t-on, on est  
entraîné presque nécessairement dans les erreurs  
& les vices des Hommes; mais cela ne détruit  
point la Maxime qu'on soutient.

Pour remplir ce but , je crois qu'il convient de confiderer l'Home ou come Individu , ou come pouvant être Membre d'une Société , ou come un Être Intelligent , qui doit rendre hommage à son Créateur.

Si on confidère l'Home en particulier , ou come un simple Individu , rien n'est plus foible & plus fragile que lui ; son Corps est le jouët des Elémens , & peut devenir à chaque moment la victime des Bêtes féroces. Il est sujet à la faim & à la soif. L'extrême chaleur le deffèche , le brûle , & le dévore. Un froid excessif ne lui est pas moins funeste ; il glace son sang , le durcit dans ses Vaifseaux ; empêche la circulation , & cause la mort. Sujet à des maladies cruelles & inevitables , il ne jouit de la vie , qu'en craignant toujours de la perdre. Exposé à des besoins continuels , il les satisfait avec peine , sans pouvoir s'affurer qu'un soulagement présent le mettra à couvert d'un besoin avenir. Ses inquiétudes croissent avec ses desirs , que la jouissance même ne peut éteindre ; plus il possède , plus il veut posséder ; & malheureusement , ses soucis & ses craintes augmentent avec les biens qu'il acumule & dont il redoute plus la perte qu'il n'a de satisfaction à les amasser. Et s'il est seul , le plus grand trésor lui devient inutile , puisqu'il n'en peut faire aucun usage. Suposons

f *Robinson Crusôë*, dans une Isle déserte ; que  
 era-t il de son Or & de son Argent. Qui le  
 soulagera dans ses maux ? Qui dissipera ses  
 terreurs ? Qui le fortifiera dans les momens  
 de foiblesse & de chagrin , que l'Home le  
 plus sage éprouve souvent , & qu'il ne peut  
 guères surmonter par lui même & sans le  
 secours d'autrui. On ne considère ici l'Home  
 que dans l'âge mûr ; mais que seroit-ce si on  
 le considéroit dans l'état d'Enfance , en proie  
 à mille besoins, auxquels il ne peut pourvoir ?  
 Il n'a encore aucune idée des objets qui se  
 présentent ; ses sens grossiers & débiles ne sont  
 pas encore développés. Les Alimens qui  
 lui sont nécessaires ne s'offrent ni sous ses  
 yeux , ni sous sa main. Il ne sauroit les  
 choisir , & quand il le pourroit , n'ayant au-  
 cune expérience de leurs bones ou mauvai-  
 ses qualités , il risqueroit de prendre du poi-  
 son pour un aliment. Sans rempart & sans  
 défense , il deviendroit bien-tôt la victime  
 des Bêtes Sauvages , peut-être moins féoces  
 que lui.

Je fai qu'on a dit que *Romulus* fut nourri  
 par une Louve , & qu'on trouva une Fille  
 dans les Forêts du Nord , qui courroit &  
 & crioit come les Ourfes , par qui , dit-on,  
 elle avoit été nourrie , mais cette Histoire a  
 tout l'air d'être une fable ; lors même

que ce feroit une vérité , un Animal à figure humaine, qui ne forme aucun son articulé, qui est errant & fugitif dans les Déserts, sans conoissance & sans secours , abandonné à un aveugle instinct , un tel Animal, car on ne peut le nommer autrement, ne serviroit qu'à prouver avec plus de force & d'évidence, la proposition de l'Ecrivain sacré , qu'il met dans la bouche de Dieu même, *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul.*

Tout fait sentir à l'Homme , qu'il est né pour la Société, & que c'est là sa destination. Elle développe & exerce ses organes ; elle perfectionne son goût & ses lumières, elle multiplie ses plaisirs, en les communiquant; elle diminue & soulage ses maux par les secours & les consolations que la Société lui procure. Un penchant secret & invincible pour elle, nous dit assés qu'une solitude entière est contraire à nôtre vocation, come elle l'est à nôtre santé & à nôtre bonheur. Une Machine aussi frêle que la nôtre , a besoin d'être apuiée sur les colonnes que forme la Société. L'Homme livré à lui même, dans une retraite absolue, semble refuser aux autres & son exemple, & ses conseils. Il ne vit que pour lui, il n'est lié à rien, & paroît un hors d'œuvre dans le monde: C'est une pierre, qui ne soutient pas l'Edifice, & ne contribue point à son ornement. Il ne

trouve Personne qui le redresse, quand il s'éga-  
re; ses préjugés & ses erreurs s'enracinent  
pour ainsi dire, dans son Ame; parce que  
Personne ne prend soin de les en arracher. Il  
ne se défie point de ses opinions, quelques  
fausses, quelques monstrueuses qu'elles  
soient, parce qu'il ne peut les comparer  
avec d'autres, ou plus certaines, ou du  
moins, plus vraisemblables; ses doutes lui  
paroissent bien-tôt des démonstrations, par-  
ce qu'il les chérit peut être, ou qu'il ne peut  
les peser avec l'Evidence & les mettre, pour  
ainsi dire, au creuset. Son Esprit peu  
cultivé est semblable à un terrain dans le-  
quel les ronces & les épines croissent avec les  
fleurs. A peine une foible aurore luit elle  
à ses yeux, qu'elle est éclipcée & obscurcie  
par des nuages & des ténèbres, qui lui ca-  
chent le jour\*.

K k 4

---

\* Il y a encore une réflexi on à faire sur ce  
sujet, c'est qu'un Solitaire se flate souvent d'a-  
voir fait des observations & des découvertes nou-  
velles dont il se félicite & se glorifie, parce  
qu'il ignore qu'on les a faites long-tems avant lui.  
S'il eût mis à perfectionner ces découvertes le tems  
qu'il a mis à les inventer, il eût fait beaucoup  
plus de progrès. Un Home élevé sur les épaules  
des autres voit mieux & plus loin,

Et n'espérés pas que la retraite & une obscure solitude nous mettent à couvert & à l'abri des passions ; en fuïant les Objets qui les font naître, nous les portons dans nôtre propre Cœur ; tout nous en rapelle sans cesse la funeste image, & rien ne nous en distraït. Nôtre Mémoire & nôtre Imagination deviennent nos Complices, & travaillent de concert pour nous tromper & pour nous séduire. Le trait qui nous a blessé s'aprofondit toujours d'avantage, parce que Personne ne nous aide à l'arracher. C'est dans cette triste situation, qu'un Ami sage & éclairé nous seroit le plus nécessaire, & il nous manque. Si nous ne sentons pas nôtre mal, il devient incurable, & si nous le sentons, tous les pas que nous faisons pour sortir de cet affreux Labyrinthe, ne servent qu'à nous y plonger d'avantage, parce que nous n'avons point de fil pour en sortir, & que Personne ne s'offre pour nous le donner. Si nous faisons quelques efforts pour nous élever au dessus de l'abîme, une chute fatale nous y précipite de nouveau. Nous perdons nos forces à combattre un Enemi plus fort que nous, & nous n'avons aucun secours pour lui résister. Le torrent des Passions, n'étant réprimé par aucune Digue, nous entraîne & nous renverse, après une  
legère



legère résistance. A cet égard encore, il est vrai de dire, *qu'il n'est pas bon que l'Homme soit seul.*

On pourroit ajouter plusieurs choses qui mettroient cette proposition dans une grande évidence. Dieu a placé les Hommes sur la même terre, il leur a donné divers talens, qui s'entraident les uns les autres; tout cela ne marque-t-il pas qu'il ne doivent pas vivre séparés, mais qu'ils sont nés pour être ensemble & se secourir mutuellement, la Société n'étant autre chose, que l'union de plusieurs Personnes pour leur avantage commun. Que de comodités & de douceurs perduës pour le Solitaire? Quand ce ne seroit que d'être privé de cette délicieuse satisfaction que produisent la Bénéficence, l'Amitié tendre & réciproque, la Liberalité, plaisirs purs & innocens, qui procurent l'estime & l'affection de ceux qui nous connoissent; quand on ne seroit privé, dis-je, dans la solitude, que de ces précieux avantages, on devroit l'éviter avec soin, & come un piège très dangereux.

Si on la considère, d'un autre côté, come un obstacle réel au culte que nous devons à l'Être suprême, nous répéterons encore cette belle maxime, *Il n'est pas bon que l'Homme soit seul.* Tous les Hommes ne composent qu'une seule & même famille, dont

Dieu est le Père ; donc il est juste & naturel de le respecter.

Mais, l'Homme enseveli dans l'obscurité de la retraite, n'a rien qui l'excite & qui l'anime à rendre un Culte public à son Créateur. Toutes les Créatures lui anoncent bien qu'il y a un Dieu, mais elles l'adorent dans un respectueux silence, & l'Homme dans la solitude se borne à les imiter, en implorant la Divinité, par des Vœux & des Prières.

Ayant une bouche pour célébrer ses loüanges, l'Homme ne doit pas rester muet & il doit manifester son hommage par ses Discours & par ses Actions. Les Plantes & les Animaux, servent Dieu pour ainsi dire, à leur manière, en remplissant les vûes de leur destination, & en suivant les règles que le Créateur leur a prescrites: Celles qu'il a imposé à l'Homme, qui est un Etre Intelligent, c'est d'implorer son secours, & de le remercier de ses bienfaits, en présence de ses Frères & de faire monter en comun\* leur encens jusqu'à son Trône.

---

\* On ne peut nier la nécessité du culte public sans nier l'existence de Dieu; ce qui seroit un délire, & une phrénésie; car dès qu'on suppose l'existence de Dieu & ses perfections, il est impossible de ne pas convenir, qu'on doit le remercier de ses bienfaits, & implorer sa protection puissante, d'où dépend nôtre bonheur, ou nôtre malheur.



## LETTRE

*A Mr. SEIGNEUX de CORREVON,  
Conseiller de la Ville de Lausanne, Mem-  
bre Correspondant de l'Illustre Société  
d'Angleterre pour l'avancement de la  
Doctrine Chrétienne & Associé Etranger  
de l'Académie des Belles Lettres de Mar-  
seille.*

MONSIEUR.

**J**E viens de lire, avec un extrême plai-  
sir & beaucoup d'utilité, votre excel-  
lent Livre contre les Incrédulés, tiré de  
l'Anglois de l'Illustre Addison \*. Les No-  
tes savantes & critiques que vous avés  
ajouté a cet Ouvrage en augmentent le  
prix, & prouvent vôtre goût & vos co-

---

\* Voici le Titre de cet Ouvrage excellent : *De  
la Religion Chrétienne, traduit de l'Anglois de  
Mr. Addison, avec un Discours Préliminaire  
des Notes & des Dissertations du Traducteur.*  
Ce digne Magistrat a aussi traduit heureusement  
le Discours de Mr. de Haller, sur l'Incrédulité.

noiffances. Mais l'Incrédulité est une Hydre qu'on peut vaincre, mais qu'on ne peut abatre. A peine est-elle terrassée, qu'elle semble prendre de nouvelles forces, & se relever avec plus de fureur. Le Libertinage de Cœur & d'Esprit, l'Orgueil, la Superstition, & l'Ignorance la soutiennent & lui prêtent leur funeste apui. Il est certain, que rien n'est plus propre à éloigner de la vraie Religion, que certains Dogmes produits par l'Erreur & le Fanatisme. On vient de m'en apprendre un trait, qu'il faut que je vous raporte. Un Missionnaire *Catholique Romain* se félicitoit de la conversion d'un jeune *Indien*, qui ne manquoit pas de génie. Il lui demanda un jour, quelles sont les preuves de l'existence d'un Dieu; *Il n'y en a plus mon Révérend Père*, répondit-il, Comment il n'y en a plus, lui dit le Missionnaire avec surprise? *Non mon Père*, repliqua le Profélite, *car vous m'avez appris qu'il n'y a qu'un Dieu, & vous me le faites manger hier dans l'Hostie.*

Lorsqu'on débite une Doctrine contraire à la lumière de la Raison, on reste dans les ténèbres, ou l'on tombe dans le Pyrrhonisme; car on ne peut-être convaincu de ce qu'on ne peut comprendre. C'est ce que  
le

le célèbre de *Crouzas* \*, vôte Ami & vôte Compatriote prouve si bien dans son *Traité sur le Pyrrhonisme*, dont Mr. *Formey* vient de donner un *Abrégé*. J'espérois beaucoup de l'Esprit Philosophique de ce Savant auquel le Public doit de bons Ouvrages. Je me flatois qu'en mettant plus de précision & d'ordre dans le Livre de Mr. de *Crouzas*, il le rendroit plus clair, plus à la portée de tous les Lecteurs, plus digne de l'attention du Public, à qui un tel *Traité* est nécessaire. Mais j'avoüe, que l'abrégé de Mr. *Formey* n'a pas rempli, tout à fait mon atente. Souvent il ne fait que

\* On peut voir dans le *Journal Helvétique* de Mars 1750. & dans celui de Février 1751. un court *Eloge* de Mr. de *Crouzas*, qui a été loué & célébré par plusieurs Savans & en particulier par l'illustre *Sécretaire de l'Académie des Sciences*, dont Mr. de *Crouzas* étoit *Membre*.

Il paroît surprenant que Mr. *Formey*, éclairé come il est & bon *Juge* d'ailleurs, ne se fasse pas un plaisir & un devoir de rendre à Mr. de *Crouzas*, qui a été son Ami, la même justice qu'il rend à *Bayle*, dont il a fait un *Caractère* vrai, ingénieux & bien écrit. L'Auteur qui a abrégé le *Dictionnaire de Bayle* garde bien plus de ménagemens pour ce Savant.

que copier, & tronquer ce qu'il abrège. Il omet quelquefois ce qu'il est nécessaire de savoir, & laisse par là des vuides qu'il falloit remplir. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi sur cette Analise : Voici ce que disent d'habiles Journalistes. *Nous n'avons rien trouvé de nouveau dans cet Abrégé. Personne n'ignore, que depuis que Mr. Formey l'a composé, il est entré dans un système tout autre que celui de Mr. de Crouzas, & il paroît singulier, qu'il n'ait pas daigné répandre quelques raisons de cette nouvelle lumière sur cet Ouvrage. D'ailleurs, dans le Livre du Savant de Lausanne, c'est le détail qui fait toute la force des raisonnemens qu'on y trouve; en les abrégeant, le Savant de Berlin leur a ôté ce mérite, & il n'y a rien supléé\*.*

Il y a quelques années que je lûs avec attention ce Traité sur le Pyrrhonisme par Mr. de Crouzas. Ce grand Home vivoit encore, & m'en demanda mon sentiment. Je le lui dis avec franchise, & je vai vous le rapporter. J'y trouvai de grandes vûes, un goût Philosophique pour la Vérité, une enchainure de Raisonnemens propres à con-

\* Bibliothèque des Sciences & des Beaux Arts  
T. VII. seconde Partie.

duire à l'Evidence, mais quelquefois une Imagination riche & abondante, qui amène des hors d'œuvre & d'heureux écarts, qu'on ne s'atendoit pas de trouver dans un Ouvrage philosophique. Imaginés vous une vaste Campagne, où l'on cueille, avec plaisir, des fleurs & des fruits; mais où l'œil s'égare à travers une forêt d'Arbres, qui semblent plantés au hazard, & qui forment cependant une perspective agréable.

Il s'en faut bien que Mr. *Formey* forme de cet Ouvrage un jugement si avantageux, quoi qu'il l'eût beaucoup loué à Mr. de *Crouzas*; lorsqu'il lui comunica le dessein qu'il avoit fait d'en doner un abrégé. Mr. de *Crouzas* l'approuva avec politesse, mais il ne prévoioit pas que son Abréviateur deviendroit son Critique\*, ce qui est bien éloigné de la conduite ordinaire des Comentateurs, qui encensent jusqu'aux défauts de

\* Les Journalistes qu'on a cité disent, que le Critique n'a guères mieux fait & ils apliquent à Mr. *Formey* ce qu'il dit de Mr. de *Crouzas*, qu'il *faise véritablement & bat la Campagne*. Disons le ingénument, ce qui a indisposé Mr. *Formey*, contre Mr. de *Crouzas*, c'est que ce Savant n'a jamais pu goûter la Philosophie de Mr. *Wolf*.

.l'Original, dont ils font les Interprètes.

Rien au monde ne m'a plus étonné que lorsque j'ai lu dans le Journal que je viens de citer page 160. première partie, que Mr. Formey dit, en parlant du célèbre de Crouzas & de son Livre : *L'Auteur j'ose véritablement, bat la Campagne enfile des raisonnemens, plutôt qu'il ne les lie; ses Ouvrages sont écrits de la manière la plus contraire à la précision philosophique.*

Hà, Monsieur, pourquoi donc vous donner la peine de faire l'Abrégé d'un Traité, qui vous paroît si mauvais? Si l'Original n'est pas bon, la Copie est-elle meilleure? Écoutons sur ce sujet nos judicieux Journalistes qui ont donné l'Extrait de l'Abrégé du Pyrrhonisme. Le Savant abrégiateur a-t-il suppléé aux défauts qu'il a découverts dans le Livre de Mr. de Crouzas? Non; il a rendu l'Ouvrage plus court, sans le rendre plus méthodique; il en a ôté les vaines répétitions; mais la diffusion y règne, & la précision s'y laisse désirer encore. Il a été tenté de le refondre, dit-il, dans la Préface, & il a eu certainement le tems de succomber à cette tentation, puisque 23. ans se sont écoulés entre la Composition & la publication de cet Abrégé. Mais Mr. Formey dans ce long intervalle s'est contenté de changer le Titre du Livre, en lui donnant le nom pompeux & séduisant



de *Triomphe de l'Evidance*; & pourquoi l'appelle-t-il ainsi? Ce n'est pas, répond-t-il, qu'il croie cet *Ouvrage bien triomphant*, mais parce que ce titre s'est présenté à son *Esprit*, comme plus comode & plus significatif que celui d'*Abrégé de l'Examen du Pyrrhonisme*, ou *Réfutation du Pyrrhonisme ancien & moderne par Mr. de Crouzas*. Voilà ce que dit cet *Auteur Impartial*.

Personne ne respecte plus que moi, l'Esprit & les lumières de Mr. *Formey*, mais je suis surpris qu'il traite si mal un *Savant du mérite & de la réputation de Mr. de Crouzas*, qui a fait honneur à sa Patrie, aux *Sciences*, & à la *Réligion* \*. Il me semble qu'on flate trop les *Gens de Lettres* pendant leur vie, & qu'on ne les ménage pas assez, quand ils sont morts & hors d'état de se défendre. Une *Critique* peu délicate

L I

m'a

\* Le Célèbre de *Haller*, qui a traduit en Allemand l'*Abrégé du Pyrrhonisme* parle du *Livre de Mr. de Crouzas* bien plus avantageusement. Plus on a d'esprit, de connoissances, mieux on sent le mérite de ceux qui en ont, & plus on est porté à avoir de l'indulgence pour des fautes attachées à l'humanité, & quelquefois à des talents supérieurs.

m'a toujours parû malhonête , & je ne lis  
qu'avec peine les Satyres de Boileau.

*Du Parnasse François, le fameux Satyrique  
Gémit de ses traits odieux.*

*Et d'avoir du poison de sa vaine caustique,  
Profané la Langue des Dieux.*

Je suis &c.

GENEVE.





## AUX JOURNALISTES.

*Sur le Bonheur.*

Le Chrétien de son sort est l'Arbitre suprême ;  
Même au milieu des Fers il est grand par lui même.

M E S S I E U R S ,

UN Auteur Anonyme a donné dans votre Journal d'Octobre un Tableau touchant des misères humaines. Il en paroît pénétré lui même, & si la vie de l'Homme est telle qu'il la dépeint, il seroit aisé naturel de desirer la mort; mais je crois que son Imagination a un peu grossi les objets, & qu'il en a tracé l'image avec des couleurs trop noires. J'ai dessein de prouver contre lui deux choses; la première: *Que l'Homme est l'Artisan de sa bone ou de sa mauvaise fortune.*

*Le destin d'un Mortel dépend de son Courage.*

La seconde, *Que la plupart des Malheureux ont tort de se plaindre de la Fortune, & de murmurer contre la Providence; puisqu'ils sont eux mêmes les Auteurs de leur*

*disgraces, & que les maux dont ils se plaignent sont une suite naturelle de leur conduite, un effet nécessaire de la relation des choses, & la juste punition de leurs Vices.*

\* Ce qui fait que les Hommes se croient malheureux, c'est qu'ils s'aiment trop eux-mêmes, & qu'ils voudroient que toute la Nature, l'Univers entier, ne fut occupé que de leur bonheur. Ils desirerent trop, pour pouvoir obtenir tout ce qu'ils souhaitent; & lors même qu'ils en seroient en possession, ils ne seroient pas contents, parce que leurs desirs n'ont point de bornes\*. Les trois quarts des maladies viennent de la Paresse & de l'Intempérance; que l'on soit sobre, chaste, & laborieux, on préviendra bien

\* Que l'on place au contraire dans la plus sombre retraite un Homme sage & modéré, content du nécessaire, il ne desirera point le superflu. Il ne cherchera point à paroître grand en rendant les autres petits. Il trouvera son plaisir dans la Contemplation de la Nature faisant un bon usage de ses Facultés; par un exercice modéré, sa santé se soutiendra & il fortifiera la vigueur de son esprit.

des douleurs. Demandés à un Avare, s'il est satisfait d'une fortune médiocre ? S'il est sincère, il vous avouera que non : Ses desirs croissent avec ses richesses ; le but s'éloigne à mesure qu'il en approche ; ses Cofres se remplissent, ses trésors s'accumulent, mais son extrême avidité ne diminue point ; c'est un feu qui le dévore, & auquel l'Or & l'Argent servent d'aliment.

Moins riche de ce qu'il possède  
Que pauvre de ce qu'il n'a pas \*.

Il en est de même de l'Ambitieux ; plus il monte, plus il aspire à s'élever. Quand tous les Trônes de la Terre lui serviroient de degré, il voudroit étendre encore plus loin son Empire, & monter jusqu'au Ciel. Il

L I 3

---

\* Comparés le sort du Sage, à celui d'un Ambitieux, ou d'un Voluptueux, vous verrez que son bonheur est fort au dessus de celui des autres. *Esopé, Epictète, Diogène* ont été Esclaves, & étoient plus heureux que leurs Maitres. La mort est le terme des revers du sage, & des plaisirs du mondain. Mais celui-ci regrette la vie & l'autre voit venir la mort sans la craindre. On demanda à l'Abé de *St. Pierre* mourant, s'il étoit fâché de quitter la vie ; pas plus, dit-il, que de faire un Voiage à la Campagne.

voit toujours quelque chose à côté, ou au dessus de lui.

*Elevé jusqu'au faite, il aspire à descendre.*

CORNEILLE.

Le Voluptueux n'a pas plus de modération, & par cela même il n'est pas plus heureux, & ne sauroit le devenir. Les plaisirs des sens n'ont qu'une durée courte & passagère. On ne peut les fixer, ni même les continuer longtems : Leur pointe s'é-mousse par la jouissance. Nos organes s'affoiblissent par des actes réitérés. L'Âme qui a été vivement agitée tend au repos, & semble repousser les traits de la Volupté ; mais lors qu'elle est parvenue à un état plus tranquille, elle s'en dégoûte ; elle tombe dans l'ennui ; tout lui paroît fade & insipide ; elle sent un vuide que rien ne peut remplir. A mesure que ses forces se raniment, elle cherche de nouveaux plaisirs ; mais pour les goûter, il lui faudroit de nouveaux sens ; ils s'énervent, & ne peuvent plus être remués. Le Voluptueux dégoûté de lui même & des objets extérieurs, se plaint de son sort, murmure contre la Nature, lorsqu'il ne doit acuser que lui même.

En quelque rang Mortel que le sort t'ait fait naître,  
Sois soumis, sois content, & rends grâce à ton Maître.

VOLTAIRE.

Si l'Homme se faisoit une juste idée des choses, & des biens auxquels il aspire, s'il ne desiroit que ce qui lui est véritablement utile ou agréable, & qu'il put obtenir sans crime, il lui seroit assés facile de parvenir au bonheur. La disposition de nôtre Cœur & celle de nôtre Esprit change souvent la nature des objets & les défigure. Par une triste fatalité, on ne voit sa situation, que par le côté le plus désagréable. On n'est jamais content de son état, ni du Rôle que la Providence nous a assigné. Sans réfléchir si nous sommes capables d'en jouër un plus grand, on voudroit que Dieu changeat, en nôtre faveur, le Plan de la Providence, & la nature des choses; que les Richesses fussent permanantes & n'eussent point d'ailes; que leur éclat ne fut point terni par la crainte de les perdre, & leur possession par l'embaras & les soins de les conserver.

On voudroit que les Honeurs, & les Dignités fussent sans inquiétudes, sans épines, & sans précipices; qu'on pût les mériter, sans un long travail, & en être dignes sans lumières, sans talens, & sans ver-

tus \*. On voudroit enfin , que lorsqu'on a eû le bonheur de parvenir au poste le plus élevé , on ne fut plus menacé d'en descendre , que l'Edifice , que nôtre orgueil a bâti ne fut exposé à aucun orage , & que , depuis cette suprême élévation , on vit à les pieds tous les Mortels , & qu'on reçût leur encens & leurs hommages , come un tribut que les Petits paient aux Grands , sans penser que l'Autel qu'élève la vanité , est souvent renversé par la Vertu ou par la Fortune :

*Le superbe est en vain monté jusqu'à la Cime ,  
Le Poste le plus haut n'est pas loin de l'abime.*

Ce que j'ai dit du sort du Voluptueux montre assés , qu'il ne sauroit parvenir à la vraie félicité , & que celle dont il jouit n'est

---

\* Il n'y a qu'à ouvrir l'Histoire pour voir combien l'excès des plaisirs & une Ambition immodérée sont préjudiciables à l'Home , au Souverain & à ses Sujets. *Luculle* , le plus voluptueux des Romains , tomba sur la fin de sa vie dans un état d'imbécilité : *Crésus* qui passoit pour le plus riche des Princes fut ruiné & fait prisonnier par *Cyrus*. *Alexandre* , *César* , & *Charles XII*. Roi de *Suède* les plus ambitieux des Homes firent une fin tragique.



qu'apparente & fugitive. Dieu a établi, dès le commencement des règles générales, qui ne varient point, qui font que le bonheur se trouve dans la pratique de la Vertu, & que les Sociétés même ne fleurissent que par elle. Si l'on consulte l'expérience, si l'on suit & que l'on examine les Révolutions des Etats, & leurs vicissitudes, on verra manifestement, que la Probité est la source du bonheur, & que la prospérité des Etats a été plus ou moins grande à proportion que la Vertu y a été plus ou moins florissante & en honneur. Le bras de Dieu ne se manifeste pas toujours; mais il est certain qu'il ne permet pas que le Crime triomphe constamment de la Vertu,

*Que de l'Usurpateur le coupable artifice  
Du bonheur général, renverse l'Edifice.*

Le Règne des Tirans a été court & malheureux. Les plus affreux revers ont été la punition de leurs forfaits & l'apologie de l'Equité de la Providence. A l'égard des méchants, les noirs remords les accompagnent par tout, & quand ils auroient le pouvoir d'échaper au Glaive des Loix, ils n'ont pas celui de se soustraire à la Justice Divine. S'il falloit fournir

des exemples de cette Vérité, il seroit facile d'en donner, & l'Histoire en est pleine. Les plus grands Monarques ont deux Souverains, la Loi, qu'ils peuvent éluder & fouler aux pieds, & Dieu, qui rit de leurs vains projets & dont le souffle peut les renverser & les réduire en poudre:

*Des plus grands Potentats la chute épouvantable.  
Quand il veut n'est qu'un jeu de sa main redoutable.*

L'honête Home fait des vœux pour avoir de bons Souverains; mais il les tolère, & leur obéit, quels qu'ils soient. Plus content d'obéir que de commander, il se félicite qu'il y ait des Citoïens plus capables que lui d'être à la tête de l'Etat \*. Pour vû que la Patrie soit heureuse, il est satisfait & sa prospérité fait la sienne.

---

\* *Caton* s'étant présenté pour être Consul à Rome ne fut pas élu; mais il reçut cette nouvelle sans émotion, & même avec une sorte de plaisir, dans la pensée qu'il y avoit dans la République des Gens de bien au dessus de lui, & des Citoïens plus sages & plus éclairés.



## LETTRE

*A un Ami, sur les précautions qu'un Père doit prendre & les moïens qu'il doit employer pour avoir des Enfans dignes de sa tendresse.*

**V**ous souhaitez, *Monsieur*, que je vous fasse un détail historique de la Méthode que j'ai suivie dans l'Education de mon Fils & vous avés la politesse de dire, que vous ferés bien aise de profiter de mon exemple. Cela est d'autant plus flatteur pour moi, que dans un Siècle aussi éclairé que le nôtre, les secours pour élever la Jeunesse sont extrêmement multipliés & une Matière aussi importante a été traitée par un si grand nombre de Persones, qu'il ne paroît pas qu'on puisse rien desirer à cet égard. Cependant dans cette occasion, come dans toute autre, l'Amitié me prescrit de déferer à vos Volontés, & je suivrai toujours avec un vrai plaisir les Loix d'un Sentiment si doux.

Le desir d'avoir un Enfant véritablement digne de ma tendresse a été chez moi de beaucoup antérieur à mon Mariage & mes soins

à son égard ont précédé sa naissance : Ils ont d'abord influé sur le choix d'une Epouse. Jouissant moi même d'une Santé bien affermie, que j'avois soigneusement évité d'ébranler par ma conduite, j'ai envisagé un bon Tempéramment, come une qualité très essentielle à la Personne à laquelle je voudrois m'unir, afin de pouvoir naturellement espérer, de n'avoir que des Enfans bien portans & bien constitués. Je n'ai pas été moins difficile pour les Qualités du Cœur; si elles ne se transmettent pas aussi aisément de Père en Fils, que celle du Corps, je suis cependant persuadé qu'elles ont une influence même indépendante de celle que l'exemple produit nécessairement. Enfin j'ai cherché de la Raison & du Jugement. Je suis fort éloigné du sentiment de ceux qui s'imaginent, qu'une Femme ne doit, come l'on dit, savoir que *coudre & filer*; je pense au contraire, que leurs Talens méritent d'être cultivés & que l'on peut en tirer un très grand parti; mais ce que l'on appelle communément une Femme d'Esprit, une Femme du grand Monde, une Femme de beaucoup de lecture, souvent assés mal choisie, n'est pas selon moi une Femme propre à rendre un Mari heureux, ni à doner des soins à une Famille. L'imagination des Dames, naturellement fort vive, a plus besoin encore

que celle des Homes, d'être rectifiée; c'est à quoi je voudrois que l'on s'attachât principalement. L'Esprit joint au Jugement, fait l'effet d'un beau Vernis sur une Estampe bien dessinée, mais si le Jugement en est séparé, c'est un Vernis sur un mauvais dessein, qui le rend encore plus d'effectueux. Le Jugement se plie aux circonstances, l'Esprit seul n'en distingue aucune.

Ce que je viens de dire par raport aux Femmes ne sera trouvé relatif à mon sujet, que par ceux qui sont persuadés de la nécessité de bien choisir une Epouse, si l'on veut avoir une Famille selon ses desirs. Cependant combien de Persones se marient, sans pousser aussi loin leurs réflexions! Mais aussi, combien peu conoissent la douce Volupté de se voir revivre en des Enfans vertueux!

Le Mariage, dans la généralité, ne mérite que trop le nom qu'on lui donne de Tombeau de l'Amour; il devoit au contraire pour des Persones raisonnables en être le Berceau. Si l'on s'étudioit à faire son Bonheur réciproque dans une Société aussi intime & que l'on substituât la douceur, la gaieté, les prévenances, les attentions à une humeur sombre & chagrine, combien ne se rendroit on pas la vie délicieuse! Combien  
cela

cela n'influerait-il pas aussi sur une Famille & sur les soins qu'on lui donne ! Ce fut donc autant par une suite du grand Principe, de tout sacrifier au bien être des Enfans que j'espérois avoir, que par raison & par goût, que depuis mon Mariage je n'ai cessé d'avoir pour mon Epouse les complaisances les plus marquées. Je me suis appliqué à gagner sa confiance la plus entière & à me concilier de plus en plus son amitié. Je n'ai rien épargné pour lui faire trouver de l'agrément dans l'intérieur de sa Maison. Par mon empressement à satisfaire tous ses goûts innocens & une condescendance entière dans les choses de peu de conséquence, je me suis assuré de ne jamais rencontrer de contradiction, dans ce que je trouverois d'importance & de nature à devoir être exigé. J'éprouvai combien cette conduite étoit efficace pour me conduire à mon but, lors de la Grossesse de mon Epouse. C'est un tems qui peut être de grande conséquence pour un Enfant. Si une Mère veut suivre toutes ses fantaisies; si l'apas d'une Partie brillante par exemple la fait sortir inconsidérément; si un goût décidé pour le jeu lui fait faire des veillées excessives; si un foible pour la bone chère ou pour certains Mets peu convenables l'engage à en manger sans discrétion, quels inconveniens ne peut-il pas en résulter ? C'est

alors qu'un Mari contrariant est sans Autorité: On attribue à mauvaise humeur tout ce qu'il dit, & dans ces circonstances on court autant de risques de vouloir parler en Maître, que de laisser suivre une fantaisie peu raisonnable.

Je me suis un peu étendu sur les attentions qui doivent précéder la naissance des Enfants, parceque ce sont des articles qui sont très-souvent négligés, je dirai même ignorés de bien des gens, quoique fort essentiels.

Dix Mois après mon Mariage étoient à peine révolus, que j'eus la satisfaction de voir naître un Fils. J'eus lieu de m'applaudir des précautions que j'avois prises. Il naquit fort heureusement & des les premiers jours annonça une excellente constitution. Il ne me restoit rien à faire pour les premières Années, que de bien choisir les Persones à qui je voulois confier un Dépôt si précieux; je desirois ardemment que mon Epouse se mit au dessus du préjugé, en prenant elle même le soin de le nourrir, Je lui en avois parlé quelques fois en passant; mais environ 2. Mois avant ses Couches, j'eus à ce sujet une Conversation que le détail que vous exigez ne me permet pas d'omettre: Un Valet que j'avois depuis peu à mon service y donna occasion. Il eût un jour le malheur de

se laisser surprendre par le Vin & l'ayant fait appeler pour lui doner quelques ordres , il parut devant moi dans un état qui me fit pitié. Je le renvoiai dans sa Chambre & rentrant auprès de mon Épouse , „ Est-il possible , lui-dis-je , qu'il y ait tant de Gens, „ que l'on ne puisse comparer qu'à leur désavantage avec les Brutes mêmes ! Je viens de voir un Tableau bien triste de l'état où peut se réduire un Home , en n'écoutant que sa passion. Je vous assure que les Animaux destitués de raison nous donnent des Leçons excélentes ; il seroit à souhaiter que les Homes sçussent en profiter. ”

*J'avoüe , répondit mon Épouse , qu'il ne se trouve que trop de Persones , sur tout parmi les Gens du comün , qui se mettent à quelques égards au niveau de la généralité des Animaux. Parmi ceux-ci , il s'en trouve cependant d'assés voraces , pour perdre la vie par une suite de leurs excès : Ainsi pour que vos Comparaisons fussent justes , il faudroit , selon moi , les faire entre le plus grand nombre des Homes & le plus grand nombre des Animaux ; ou , si vous ne choisissés des premiers , que ce qu'il y a de plus méprisable , n'en faites le parallèle qu'avec ceux des Animaux , qui se distinguent en mal dans leur espèces. Vous trouverés de cette façon que les Homes conserveront toujours leur avantage.*



*Prenés vos exemples dans la Classe des honêtes Gens ; vous aurés alors bien de la peine de faire des Comparaisons à l'avantage des Brutes, même en choisissant ce qu'il y a de mieux parmi elles.*

„ Votre amitié pour vos semblables  
 „ vous aveugle , & il ne me fera pas difficile,  
 „ *Madame* , de vous convaincre que , mal-  
 „ gré vos distinctions ; les Homes en général,  
 „ dans quelle Classe qu'on les prenne ,  
 „ sont inférieurs aux Animaux en bien des  
 „ articles. Dans quel ordre d'Homes trou-  
 „ verés vous par exemple autant de fidélité,  
 „ de reconnoissance , d'achement , que tous  
 „ les Chiens en général en marquent pour  
 „ leurs Maitres ? Nos Amis les plus inti-  
 „ mes s'exposeront-ils aussi courageusement  
 „ pour nous sauver de quelque danger ? So-  
 „ mes nous aussi assurés de la durée de leur  
 „ amitié ? Rien ne rebute ces pauvres Ani-  
 „ maux : Les coups d'un Maitre brutal , la  
 „ mauvaise nourriture , le peu qu'il leur en  
 „ donne , tout cela ne les empêche pas de s'a-  
 „ tacher à lui. Jc pourrois vous citer mil-  
 „ le & mille exemples en faveur des Brutes  
 „ que je ne trouve point chez les Homes ;  
 „ mais pour vous punir un peu d'avoir pris  
 „ légèrement le parti des Homes , je me  
 „ contenterai de pousser sur un Article la  
 „ comparaison des Animaux avec les Dames,  
 „ & même les Dames de votre ordre.

Aiant si mal réussi à défendre le Genre-humain, je me garderai bien de vouloir justifier la plupart des Femmes. Je vous les abandonne; mais je vous défie cependant, Monsieur, de rien dire qui puisse me regarder directement. Si vous me faites l'honneur de me mettre personnellement dans la comparaison, je suis bien assurée, qu'à votre égard, Monsieur, je l'emporte sur tous les Animaux du Monde, par mon attachement, ma fidélité, ma reconnaissance &c.

„ J'avoüe qu'à tous ces égards, je n'ai  
 „ aucune prise sur vous; mais je pourrois  
 „ bien sur un article accepter le défi que  
 „ vous me faites, & vous faire l'honneur de  
 „ vous comparer à votre chère Minette;  
 „ vous prier même de prendre d'elle des Le-  
 „ çons: Qu'en dites vous?

Minette me deviendra plus cher, si son exemple peut m'être utile.

„ Voilà, Madame, des réponses aux-  
 „ quelles je suis acoutumé de votre part &  
 „ qui sont toujours de nouvelles preuves de  
 „ votre excellent caractère. S'il m'étoit  
 „ moins connu, j'appréhenderois que ce que je  
 „ vais dire ne vous causât quelque peine;  
 „ mais je fais que vous rendés assés de jus-  
 „ tice à mes sentimens, pour être assurée  
 „ que ce n'est point mon intention & que je  
 „ serois au désespoir. . .

*Vous prenez, Monsieur, un air si sérieux, que j'en suis alarmée : De grâce tirez moi de peine : Quoique vous puissiez me dire, je suis bien décidée à me conformer à vos desirs autant qu'il me sera possible ; je me crois même autorisée à vous faire quelques reproches, de ne m'avoir pas averti plutôt des endroits par où je puis vous déplaire.*

„ Je n'ai jusques ici rien trouvé à critiquer en vous : Ce n'est que depuis hier, „ que vous entendant doner des ordres, „ qui me parurent un peu précipités, je résolus de vous en avertir aujourd'hui. „ Vous comandates à vôtre Femme de „ Chambre de chercher une Nourrice, de „ la choisir & de vous l'amener : Vous n'y „ étiez que trop auturisée par l'exemple de „ toutes les Persones de vôtre rang ; mais „ souffrés que je combate un préjugé qui me „ paroît des plus dangereux. Rien ne me „ semble plus conforme au devoir d'une „ Mère, que de rechercher avec empressement tout ce qui peut contribuer au „ bien être des Enfans qu'elle peut avoir ; „ or du choix d'une Nourrice peut souvent „ dépendre leur bonheur : N'y a t-il donc „ pas de l'imprudence de s'en raporter à „ une Femme de Chambre, sur un article „ si important ? Sans entrer dans une „ question souvent agitée & que bien des

„ gens décident affirmativement, savoir  
 „ qu'un Enfant su ce avec le Lait les inclina-  
 „ tions de celle qui le lui donne, je veux me  
 „ borner à ce qui ne regarde que le Corps.  
 „ Combien une Femme inconüe ne peut  
 „ elle pas avoir d'indispositions secrètes qui  
 „ influenceront pendant toute la vie sur la  
 „ fanté de l'Enfant que l'on confie à ses  
 „ soins ? Et quand on seroit assuré, que  
 „ l'on ne court aucun risque à cet égard,  
 „ peut on bien compter sur les aten-  
 „ tions d'une Mercenaire, qui n'a pour  
 „ s'aquiter de son devoir, d'autre motif  
 „ que le salaire qu'on lui donne ? Un mo-  
 „ ment de distraction, un quart d'heure de  
 „ de négligence, peut produire les éfets  
 „ les plus funestes. Combien d'Enfans  
 „ malades, estropiés ou mourans, qui se  
 „ trouveroient dans un bien être parfait,  
 „ si les yeux d'une tendre Mère avoient con-  
 „ tinuellement été ouverts sur eux. La  
 „ Nature si sage & si respectable, dont la  
 „ Raison doit toujours approfondir les  
 „ voies, pour ne jamais s'en écarter,  
 „ nous instruit d'une façon bien marquée à  
 „ cet égard. Elle a soin de pourvoir, mè-  
 „ me avant sa naissance, à la nourriture  
 „ du pauvre Innocent qu'elle a formé. C'est  
 „ elle encore qui imprime en caracteres iné-  
 „ façables dans le Cœur d'une Mère cette

„ tendresse si nécessaire pour la rendre ca-  
 „ pable de supporter sans chagrin & même  
 „ avec une espèce de joie, les loins, les pei-  
 „ nes & les fatigues qu'exige un nouveau  
 „ né. Seroit-il possible de trouver ces mê-  
 „ mes dispositions dans une étrangère?  
 „ D'ailleurs, ne court-on pas des risques  
 „ à changer la nourriture d'un Enfant :  
 „ Acoutumé à celle qu'il recevoit dans le sein  
 „ de sa Mère & qui étoit véritablement  
 „ faite pour lui, on le transporte tout à  
 „ coup pour ainsi dire dans une Terre  
 „ étrangère. On lui donne un Suc formé  
 „ dans un autre Corps & produit par des  
 „ Alimens diférens. La sage Providence  
 „ proportionne chez une Mère la consistance  
 „ de la nourriture d'un Enfant aux forces  
 „ qu'il aquier ; peut on espérer de trouver  
 „ la même proportion chez une autre Fem-  
 „ me ? Voilà, *Madame*, bien des raisons  
 „ qui, selon moi, doivent déterminer  
 „ une Mère à être elle même la Nourrice de  
 „ ses Enfans, & si, come cela arrive, il  
 „ survient des obstacles qui la mettent dans  
 „ l'impossibilité de remplir ses devoirs à cet  
 „ égard, elle doit alors l'envisager come  
 „ une dispensation de la Providence & une  
 „ épreuve à laquelle il faut se soumettre,  
 „ moiennant qu'elle ne puisse pas se repro-  
 „ cher d'en être la cause ; car dans ce der-

„ nier cas , elle seroit véritablement cou-  
 „ pable & responsable en quelque sorte des  
 „ mauvais étets qui peuvent en résulter.  
 „ C'est sur cet Article , que je regarde come  
 „ très important , que j'inviterois nos Da-  
 „ mes du bel air à prendre des Leçons de  
 „ vôtre Minette. Voiés son attention pour  
 „ ses Petits: Dès l'instant de leur naissan-  
 „ ce , elle ne les quite plus ; il n'y a point  
 „ d'atitute qu'elle ne cherche pour les met-  
 „ tre à leur aisé. Leur entend elle faire le  
 „ moindre cris , elle est toute oreille , &  
 „ quite sa propre nourriture , pour aller à  
 „ leur secours. L'on voit l'inquiétude &  
 „ l'empressement peints sur sa phisionomie,  
 „ s'il arrive d'en éloigner un pendant un  
 „ instant. Les lui ôte-t-on enfin , que de  
 „ courses , que de recherches , que de cris  
 „ pour tacher de les ravoit. Tous ces étets  
 „ sont produits par l'instinct ; faut il que la  
 „ Raison diminüe la vivacité d'un Senti-  
 „ ment aussi naturel , que celui qu'une Mé-  
 „ re doit à ses Enfans ?

Ce Discours fit toute l'impression que je  
 desirois : Mon Epouse prit sans balancer le  
 parti de nourrir elle même , & j'ai eü la sa-  
 tisfaction de voir mon Fils jouir dès sa nais-  
 sance de la santé la plus parfaite , sans que  
 celle de sa Mére en ait souffert la moindre  
 altération,

**C**E que vous venés de lire, *Messieurs*, fait partie d'une longue Epitre écrite à un Gentilhomme de ma conoissance par un de ses Amis. J'ai crû que les Réflexions qu'elle renferme pourroient être utiles, mais come il n'auroit pas été possible de doner le tout dans un seul Journal, je me suis borné, dans ce premier envoi à ce qui concerne les précautions antérieure à la Ncissance d'un Enfant. J'aurai soin de vous faire parvenir la suite de cette Lettre, où l'on entre dans un assés grand détail sur l'importante matière de l'Education. J'ai l'honneur d'être &c.

L'AMI DES LETTRES.





A. MR. A \*\* M. D. S. E. & P. à B\*.

M O N S I E U R,

**C**OME on croit généralement que l'A. qui est au pied de la dédicace des PENSE'ES ANTIPHILOSOPHIQUES est la première des trois lettres qui entrent dans vôtre nom , je prens la liberté, *Mon-sieur*, de madresser à vous sur un endroit de cet excélent Ouvrage, qui embarrasse une Société de laquelle j'ai l'honneur d'être & où l'on a mis autant d'Assemblées qu'il y a de Pen-sées à les examiner l'une après l'autre. Plus nous l'avons fait & plus nous y avons trouvé de solidité & de justesse. Nous sommes même persuadés , qu'il n'existe dans la République des Lettres aucun Ouvrage de pareil-le grosseur où il y ait autant de choses à ap-prendre ; & aucun , de quelque grosseur qu'il soit , où se trouvent autant d'ouvertures nouvelles & profondes , pour défendre nôtre Sainte Réligion , contre les adversaires. Ne prenés pas , je vous prie , ce ci pour compliment , l'ordre que j'ai , de vous adresser ma Lettre par un Canal pu-



blic, vous est garant, que nous pensons sincèrement ainsi, & que nous sommes prêts à le soutenir aussi publiquement que nous le déclarons; excepté seulement les particularités de la Préface, ou vous nous permettrés de n'entrer pour rien.

Nous comprenons bien, que les loüanges de personnes inconnues, & qui pourroient n'avoir pas beaucoup de lumières & de goût, ne sont pas extrêmement flatteuses pour un Auteur de vôtre force & de vôtre génie, mais aussi ne pensons nous point à vous flater, étant assurés, que si vous aimés à l'être, l'empressement général pour cette Production de vôtre Plume & pour quelques autres que l'on vous attribue, quoique vôtre Nom n'y soit point, vous auroit assez satisfait. D'ailleurs on voit bien que la gloire ne vous touche pas fort, puisqu'ayant tant de talens, avec la vaste érudition que l'on vous conoit, il vous seroit aisé de vous élever à la réputation des plus fameux Auteurs de ce Siècle, en mettant au jour les riches trésors qu'on dit que vous accumulés tous les jours dans vôtre Étude. Permettéz nous pourtant, *Monsieur*, de vous faire sentir, que si vous vous souciés peu de la réputation, vous devriés prendre à cœur celle du Pais, & le Bien public. Mais il y a trop  
d'in-

d'indiscrétion à donner des Conseils à qui n'en demande point, & nous vous conjurons de regarder ce petit mot, non come un conseil, mais come une Prière, qui prouve la haute Estime que nous avons de vôtre Science. Je reviens aux Pensées. Trouveries vous mauvais, l'aveu que nous vous faisons, *Monsieur*, que parmi une infinité de belles idées, nous y avons trouvé un petit défaut, mais qui vient peut être de nôtre faute, plutôt que de la vôtre? C'est un peu d'obscurité en quelques endroits: Soit que la brieveté de vôtre stile en soit cause, soit que la matière se soit trouvée trop sublime, pour être expliquée à la portée de chacun. Nous prendrons la liberté de vous en donner deux Exemples, vous priant instamment, *Monsieur*, de vous relacher un moment de vos occupations plus importantes, pour nous éclaircir sur l'article VI. & LI.

Dans le premier, en parlant du point de perfection auquel *toute la nature humaine paroit*, dites vous, *destinée & doit aspirer*, & qui est, dites vous encore, *le plus haut degré de toutes les perfections qu'elle peut réunir*, vous ajoutés, *Monsieur*, *Chaque Perfection particulière n'est donc qu'un degré particulier, qui mène à ce point là & du côté*

où elle se trouve par rapport à lui. Nous vous avouons que nous n'entendons pas bien ces dernières paroles, *Et du côté où elle se trouve par rapport à lui.* Peut-on dire d'un Point, & d'un point de perfection, qu'il ait des côtés & qu'une Perfection soit d'un côté plutôt que d'un autre. De plus, ne mettés vous point trop haut ce point de perfection, auquel vous voulés que la nature humaine doit aspirer? Car, si elle peut réunir toutes les Perfections dans le plus haut degré, ne semble-t-il pas qu'elle peut devenir égale à Dieu, & peut on le dire, sur tout depuis le péché?

L'autre passage qui nous embarasse est à la fin de l'article 51. ou faisant parler certaines personnes, vous vous exprimés ainsi : *Nos Miracles, disent ils, sont comparables à ceux de Jésus Christ, donc ils sont tous faux, ou ne prouvent rien.* Le posé en fait, ajoutés vous, est le même des deux côtés; quelle des deux Conséquences est la plus pitoïable? Quels sont ceux, Monsieur, qui parlent ici de leurs Miracles? *Nos Miracles!* Comment peuvent-ils dire en même tems, qu'ils sont comparables à ceux de Jésus Christ, & qu'ils sont donc faux ou ne prouvent rien? Quel est, ensuite, le posé en fait, que vous dites être le même des deux côtés, & quelles sont ces deux conséquences, dont l'une doit être plus pitoïable que l'autre?

Nous sommes persuadés, *Monsieur*, que vous êtes parfaitement à même d'éclaircir ces deux doutes; & peut être que vous nous trouverés bien stupides d'avoir besoin de cet éclaircissement. Mais nous pouvons vous assurer, que les ayant proposés à plusieurs personnes d'esprit & de beaucoup de pénétration, qui ne sont point de nos Assemblées, elles y ont trouvé de l'obscurité aussi bien que nous, de sorte que nous pouvons presque prendre le nom du public pour vous prier d'y répandre du jour. C'est la grâce que nous vous demandons, & après laquelle nous serons très disposés, *Monsieur*, à nous faire conoitre à vous, si vous nous faites l'honneur de le souhaiter; mais avant cela nous vous prions de nous favoriser d'une réponse par la même voie, persuadés, come nous le sommes, que le Public nous sera obligé de la lui avoir procurée. Je serois charmé en mon particulier d'être à lieu de vous marquer avec ma parfaite considération, & haute estime, la sincérité avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

Votre &c.

H.

A la N\*\*\*\*. le 10. Nov. 1757.



## REFLEXIONS

*Sur une Lettre, ou Eloge de Mr. Lullin, inséré dans la Bibliothèque des Sciences, T. VII. p. 26.*

### AUX JOURNALISTES

**J'**ai réfléchi souvent sur l'utilité de votre Journal, & sur ce qui pourroit augmenter son succès, & après y avoir pensé avec attention, j'ai crû qu'il vous conviendrait quelquefois de faire usage de certaines Pièces ou curieuses, ou importantes, qui se trouvent en divers Journaux, peu connus en Suisse. Par là, les Semences répandues çà & là en des Climats étrangers, deviendroient des germes riches & féconds, qui orneront notre Patrie, & contribueroient aux progrès des Sciences & des Beaux-Arts.

Ce qui m'étonne, c'est que les Savans & les Beaux-Esprits du Pais *Helvetique*, où des environs, préfèrent quelquefois des Journaux éloignés, & par conséquent peu lûs, à votre Journal, qui est à leur portée & où il se trouve de fort bones Pièces, à côté desquelles les meilleures devroient se faire hon-

neur

neur de paroître. N'est-il pas surprenant que l'on aime mieux cultiver le Parterre, ou le Champ de l'Etranger, que le sien propre ? Il me semble que nos Productions ne sont jamais mieux à leur place que dans notre propre Terrain, où l'on a le plaisir de les voir croître & fleurir. C'est qui m'engage à faire cette réflexion, c'est l'Eloge de feu Mr. *Ami Lullin*, Pasteur & Professeur à Genève, que j'ai trouvé par hasard dans le VII. Tome de la *Bibliothèque des Sciences & des Beaux-Arts*, & qui m'a paru être d'une bonne Main ; mais je suis fort surpris que l'Auteur de cet Eloge, ne vous l'ait pas envoyé pour être inséré dans votre Journal, come un monument précieux qui appartient, en quelque sorte, à la Suisse, par l'union intime où elle est avec Genève. Ce choix étoit d'autant plus naturel, que Mr. *Lullin* mérite une place distinguée parmi les Savans de Genève, dont un de ses Compatriotes a célébré l'Esprit, les talens, & les Lumières\*.

---

\* Voies le Journal Helvétique de Septembre 1756. p. 290. Mais l'Auteur de cet Eloge s'est trompé sur l'âge de Mr *Lullin*. Il le fait mouir âgé de 63 ans ; & il n'en avoit que 61. étant né l'an 1695. & mort le 7. Septembre 1756.

Il est vrai que le même Anonyme avoit déjà jetté quelques Fleurs sur le Tombeau de ce digne & célèbre Professeur ; mais l'Eloge qu'il en a fait fort prouement, en prose & en Vers, dans le Journal Helvétique de Sep. 1756. n'étoit pour ainsi dire, qu'une Pierre d'attente, pour un Edifice plus régulier, & fait à loisir : C'est ainsi qu'il s'exprime lui-même à la page 291. A la nouvelle de la mort précipitée de Mr. *Lullin* il épancha les sentimens de sa douleur, & ceux de sa Patrie, sans s'affujettir à une méthode, ou à une exactitude, qu'une extrême affliction ne permet guères d'observer ; mais il ne négligea pas l'essentiel, aussi les principaux traits du tableau se trouvent-ils dans celui qu'il a donné de Mr. *Lullin*, come dans celui qu'on trouve dans ce Journal étranger. Celui ci est plus méthodique, & plus étendu. On entre dans un grand détail sur le caractère, les connoissances, & l'Histoire de l'Illustre Pasteur, dont on écrit la vie, & ces détails sont d'autant plus intéressans, que l'Historien narre avec élégance, & que son stile est très bon ; j'en citerai avec d'autant plus de plaisir quelques traits.

Il paroît avoir vécu avec Mr. *Lullin* dans l'union la plus intime ; il le suit depuis la naissance jusques à la mort : Il parle de ses

Voyez

Voïages , des Savans qu'il vit en *Angletere* , & qui lui donèrent des témoignages authentiques de leur estime; de cette belle & heureuse phisionomie , qui même , sans le secours de ses richesses & de ses talens , lui auroient valu la meilleure recomandation ; passeport que la Nature n'accorde pas à tout le monde , & qu'elle réserve à ses Favoris. En éfet l'illustre Poëte *Rousseau* , qui accompagna à *Bade* Mr. le Comte *du Luc* , Ambassadeur de *France* , que Mr. *Lullin* salua en passant dans cette Ville , fut charmé de sa Phisionomie & de sa conversation , & en parle avec éloge dans une Lettre écrite à feu Mr. le Professeur de *Crousas* \* . Ce qui est affés rare , & que nôtre Historien ne manque pas de relever , c'est que Mr. *Lullin* aimoit l'étude , comé s'il eût eü besoin d'étudier pour vivre , & vivoit avec autant de dignité , que s'il n'eût pas été Savant. Aussi aimable dans le

Monde

\* Mr. *Lullin* avoit un grand avantage sur plusieurs savans , c'est qu'il avoit étudié les Homes autant que les Livres ; Etude affés difficile , mais nécessaire aux Prédicateurs : Autrement ils peignent mal les Passions & les Homes ; ils parlent d'un Pais inconnu.



Monde , qu'éloquent dans la Chaire , il fa-  
voit se plier à tous les états , & n'étoit pas  
moins propre aux affaires , qu'à percer l'ob-  
scurité des ténèbres de l'Antiquité la plus re-  
culée. Né dans l'opulence , d'une Famille  
très distinguée dans la République , pouvant  
parvenir à tous les Emplois , aiant une bel-  
le Maison à la Ville & à la Campagne , chéri  
de ses amis , jouissant d'une réputation bien  
méritée , aiant une Epouse digne de lui \* , il  
sembloit que rien ne manquoit à son bon-  
heur ; mais il éprouva de grands revers , &  
il étoit né très sensible.

*C'est dans un grand malheur que brille un grand  
courage*

Mr. *Lullin* en eût besoin ; mais ce courage  
fut soutenu par la Religion , sans laquelle il  
ne résiste pas longtems à des pertes réitérées,  
sur lesquelles la Nature elle même verse des  
larmes , que la Raison approuve. L'Histó-  
rien nous le représente pleurant la mort de  
deux de ses Fils , tout élevés , & promettant

N n

---

\* Cette Dame , qui a beaucoup de mérite , est  
Fille de feu Mr. le Baron de *Lubiére* Gouverneur  
de Neuchâtel.

beaucoup. Il lui restoit une Fille fort aimable, mariée avantageusement, & qui faisoit toute sa consolation & son unique espérance. La mort la lui enlève encore, comme si elle eût voulu éprouver jusqu'où alloit sa constance & sa résignation à la Providence; mais écoutons sur ce sujet, nôtre habile Historien, je vai rapporter ses propres paroles.

„ Deux Fils bien nés, fécondant par les plus  
 „ favorables dispositions les soins de l'Edu-  
 „ cation la plus accomplie, une Fille chérie,  
 „ en qui les graces de la figure étoient co-  
 „ me éclipsées par une Ame plus belle, plus  
 „ noble, & plus digne de l'attachement  
 „ d'un Père; en qui l'Esprit avoit développé  
 „ les talens les plus propres à son état, pro-  
 „ curé des connoissances supérieures à son  
 „ Sexe, & éclairé les Vertus les plus rares;  
 „ ces objets de la tendresse la plus naturelle,  
 „ lui sont enlevés successivement, dans l'es-  
 „ pace de peu d'années; dans un âge où  
 „ l'on recueille les fruits de ses soins; où  
 „ l'on peut fonder des espérances, où se  
 „ termine toute l'Ambition d'un Père. Sa  
 „ Fille déjà établie, aussi bien qu'il pou-  
 „ voit le souhaiter, ses deux Fils prêts à  
 „ remplir ses projets, lui sont enlevés tous  
 „ les trois; quelle douleur! Quelle ressource!  
 „ La Raison, la Philosophie, le Mon-

de, succombent en de pareils momens.  
 Le Chrétien ose & peut seul se montrer.  
 C'est alors que Mr. *Lullin* a été véritablement grand. Il a senti vivement & jusqu'au dernier instant de sa vie; mais il se soumit au coup qui le frapoit: Il se jettoit dans les bras de la Providence, qui le visitoit; il aspiroit à des tems plus heureux.

Ce morceau m'a paru trop beau & trop pathétique pour y rien changer; mais come ceci n'est pas un Extrait suivi, je ne ferai plus que quelques legéres observations sur ce qui suit & qui n'a pas été dit dans l'Eloge placé dans le Journal Helvétique.

Mr. *Lullin* étoit né à Genève en 1695. Il étoit d'une Famille fortie anciennement de Savoie, noble dans son origine, mais plus distinguée par les Emplois dont elle a été, & est encore honorée, & par les services qu'elle a rendus dans tous les tems à la République. Il auroit pû suivre les traces de ses Ancêtres, mais ses Parens l'ayant d'assigné de bone heure à l'Eglise, il suivit sa vocation\*, & y porta du goût & de grands

N n 2

---

\* L'an 1726. il fut agrégé au Corps des Pasteurs de la Ville, & il eût la double satisfaction de

talens ; aussi les Dignités Eclésiastiques lui furent elles ouvertes successivement, & il les parcourut toutes avec succès, mais sans exiger aucun bénéfice, que celui de faire son devoir. Il eut le bonheur d'avoir des Maîtres, qui secondèrent la vivacité de son génie, une pénétration aisée, une mémoire heureuse ; qui réglèrent une imagination abondante & qui développèrent les graces extérieures dont la Nature l'avoit favorisé. Ces dispositions étoient soutenues par une belle voix, & une santé florissante. Ses Etudes étoient mêlées de beaucoup de gaieté, qui les rendoit moins pénibles. Un caractère vif, enjoué, doux & facile, rendoit Mr. *Lullin* aussi aimable dans la Société, qu'appliqué à tous ses devoirs. Comme ses progrès furent rapides, il fut reçu Ministre avant l'âge fixé par les Ordonnances Eclésiastiques : Ce fut en 1718. qu'il entra dans cette noble Carrière, & il a dit souvent ; qu'il éprouva alors une satisfaction d'autant plus vive, qu'il avoit choisi lui même cette Vocation, pour laquelle il avoit un goût déterminé. Pour s'y former avec plus de succès, il voulut conoitre les

---

de partager cet honneur avec son intime Ami & digne Collègue, Mr. *Sarrasin* l'ainé & celle d'être reçu à cette vocation par Mr. *Alphonse Turrettin*, son Père & Ami.

---

Théologiens Anglois , & se confirmer dans cette méthode philosophique , simple & digne des premiers Siècles de l'Eglise , que les *Turrettins* , dont il avoit été le Disciple , lui avoient déjà montrée. Il voulut encore tirer parti de la *Déclamation* , pour laquelle il se sentoit d'heureuses dispositions , & dont il reconnoissoit l'efficacité , peut-être par le peu d'usage que l'on en faisoit alors dans les Chaires Protestantes. Dans ce dessein , il partit pour ses Voyages de France, d'Angleterre & de Hollande. C'est à Londres où il fit le plus long séjour. Il s'y appliqua à voir particulièrement tous les Théologiens & les Gens de Lettres , & il eût l'avantage d'être aimé du Pasteur *Wake* , alors Archevêque de *Canterbéri*. Il suivit les leçons & les cours de Théologie à *Oxford*. Il avoit là pour Ami & pour Emule ; quoi que dans un genre d'études différent , le célèbre Mr. *Burlamaqui* \* qui fut dans la suite Professeur en Droit Naturel , & avec qui il forma une liaison étroite , qui s'est conservée jusqu'à sa mort. On

N n 3

---

\* On trouve l'Eloge de Mr. *Burlamaqui* dans le Journal Helvétique de Mars 1748. & l'Extrait de son excellent Traité sur le Droit naturel , dans le Mois d'Avril 1754. Page 372.

peut ajouter que la mort même ne rompit pas les nœuds de cette union, formée par la conformité des penchans & de la vertu. Mr. *Lullin*, après le trépas de Mr. *Barlamaqui*, résolut de prononcer son Eloge publiquement ; le jour fut pris pour cette Cérémonie, mais le Magistrat en craignit les conséquences pour l'avenir: Il les fit sentir à Mr. *Lullin*, qui se rendit à ces Considérations, s'étant contenté de lire & de communiquer cet Eloge à ses Amis, mais sans le faire imprimer. Il a eü la même modestie pour plusieurs de ses Ouvrages, très dignes de voir le jour. Son digne Historien, si on peut l'appeller ainsi, nous parle avec éloge de quelques Sermons, où l'on trouve une Eloquence tantôt forte & majestueuse, tantôt douce & touchante, selon les sujets qu'il traitoit. Je suis témoin de la bonté & de la beauté de ces Discours, mais il leur manqueroit la voix, le geste, & les graces du Prédicateur, car come le dit si bien son Panégyriste, Mr. *Lullin* avoit suivi les Orateurs du Bâreau & de la Chaire qui se distinguoient alors. Il ne craignoit pas d'aller prendre des Leçons au Théâtre François, pour saisir dans ce genre de déclamation, ce qui représente si bien le ton & le langage des Passions, & ce qui pouvoit lui servir sur un tout autre Théâtre, ou à les combattre, ou à nous persuader de leur véritable usage.

Il possédoit naturellement, & il s'étoit étu-  
dié à perfectionner en lui ce beau Talent de la ré-  
citation, si nécessaire pour persuader une vérité,  
qui n'auroit qu'à se montrer elle même, si ce  
n'étoit pas à des Hommes qu'elle doit se présenter. Il  
a dit souvent à ceux qu'il étoit appelé à instrui-  
re \*, & il le disoit modestement, par son  
exemple, que l'Orateur Chrétien ne devoit point  
négliger cet Art extérieur, ces graces naturel-  
les, ces gestes vrais, cette harmonie de l'ex-  
pression & du ton avec la pensée, qui vient à  
bout de convaincre, parce qu'elle assure qu'on  
est convaincu soi même.

Ses discours & ses pensées ressembloient  
à plusieurs égards, à son extérieur & à  
son action, en sorte qu'on pouvoit dire que  
tout étoit assorti chés lui. J'emprunterai en-  
core ici, les termes de l'Auteur de son Eloge:

N n 4

\* Il fut appelé dès l'an 1737. & par les su-  
frages réunis des Conseils, & par les vues favora-  
bles des Pasteurs ses Collègues, à remplir la  
Chaire de Professeur en Histoire Ecclésiastique,  
que la mort du célèbre *Alphonse Turretin* son  
Guide & son Modèle, laissoit vacante. Il se vit  
dans la suite à la tête de l'Académie, en  
qualité de Recteur, l'an 1753. Il fit un jour de  
Promotions un excellent Discours sur le caractère  
d'un vrai Patriote.

Sa composition étoit élégante sans affectation, élevée sans enflure, vive & pressante. J'ajoute, qu'elle avoit quelque chose de poétique, car il faut que l'Eloquence la plus sublime tienne un peu à la Poésie. Aussi Mr. *Lullin* l'aimoit & la cultivoit même. Je me rapelle que lisant un jour, en ma présence, le *Journal Helvétique*, qu'il se faisoit un plaisir de parcourir, il y trouva deux Vers qui le frappèrent, les voici :

*Un Romain quel qu'il soit qui peut servir un  
Maitre*

*N'est qu'un Esclave abjet, ou mérite de l'être.*

Ces deux Vers faisoient partie d'une Pièce assez étendue qui avoit rapport aux Circonstances malheureuses où notre Patrie se trouvoit alors. Mr. *Lullin* étoit vivement touché de sa situation, & en redoutoit fort les suites.

*Ce zélé Citoyen dans ce péril extrême,  
A tremblé pour l'Etat, sans craindre pour lui même.*

Il parodia sur le champ les deux Vers que je viens de citer plus haut, & cette parodie me paroît si heureuse, que je n'ai pu l'oublier, la voici :

*Un coupable Chrétien, dont le Vice est le Maitre,  
Fidèle à son penchant, à son Dieu n'est qu'un traître.*



Lors qu'il prononça ces Vers, son émotion parut sur son visage ; & tous ses sentimens s'y peignoient presque malgré lui, avec toutes leurs couleurs naturelles. Heureusement ses sentimens n'avoient rien que d'honête & de conforme à l'ordre, & au bien public: Il avoit le Cœur tendre, compatissant & généreux. Les Gens de Lettres, qui avoient besoin de ses lumières ou de son secours, trouvoient en lui un Protecteur éclairé, affable & bien faisant & les Pauvres un Père charitable & libéral.

*Sa facile bonté soulageant leur Misère,  
Versoit sur leurs besoins un secours nécessaire.*

Il avoit ramassé, avec beaucoup de soins & de dépense, une quantité considérable de Manuscrits rares & curieux, & de Livres choisis, dont il a enrichi la Bibliothèque publique. Ce qu'il y a de singulier, ainsi que le remarque le Panégyriste de Mr. Lullin, c'est que Rome & Genève, Sçavoir pour cette fois, se sont partagé la Bibliothèque de Mr. Pétau, & surtout, ses Manuscrits; l'une traitée en ainée, par la libéralité de la Reine Christine de Suède, qui aiant acheté une partie de cette riche Collection, la laissa à la Bibliothèque du Vatican; & l'autre, bien partagée,

quoi qu'en Cadette, par le don que vient de lui faire Mr. Lullin.

A cette occasion son ingénieux Historien nous parle d'une suite complete de Livres & de Manuscrits, pour l'Histoire Eclésiastique, dont il étoit Professeur, & qu'il enseignoit avec succès. Il a fait divers Discours curieux & importans sur cette matière, bien dignes de l'impression. Il a poussé ses recherches sur ce sujet, jusqu'au XIV. Siècle. Il touchoit à celui de la Réformation, & il avoit déjà rassemblé plusieurs matériaux, pour élever ce bel Edifice: Quelle satisfaction n'auroit-il pas eû de montrer la lumière succéder à d'épaisses ténèbres; mais ainsi que *Moïse*, il vit la Terre promise, sans pouvoir y entrer, & la Mort l'enleva au milieu d'une si belle Carrière. L'obscurité du Tombeau n'a pû éclipser l'éclat de ses Talens & de ses Vertus. Sa Mémoire sera toujours chère aux Gens de Lettres, & à nos Concitoyens, & leurs regrets font son plus bel Eloge: Voici come s'exprime un Poète sur ce sujet.

Ciel! quels sanglots viennent suspendre  
L'aspect d'un Tableau si charmant ?  
Tout dispaeroit dans ce moment ;  
Je ne vois plus que de la Cendre :  
Et le Temple du Goût devient un Monument,

Où l'amère douleur seule se fait entendre :  
 Que de larmes je vois répandre  
 Et quel funeste objet tout à coup vient s'offrir ?  
 Ha ! quel Tombeau vois-je s'ouvrir !  
 Lullin ! Arrête , ô Mort cruelle !  
 Ses talens , ses Vertus , son zèle ,  
 Ne devroient-ils point t'attendrir !  
 Mais c'en est fait , sa Faux barbare  
 Tranche sa vie & le sépare  
 Du séjour des foibles Humains .  
 L'Académie en deuil , l'Etat , & la Patrie  
 Pour conserver ses jours tendent au Ciel les mains ;  
 Mais , malgré nos vives alarmes  
 Malgré l'Eglise en pleurs , nos soupirs , & nos  
 larmes  
 Il expire , & le Ciel est son digne séjour.  
 Il voit l'objet de son amour ,  
 Ce Dieu dont il prêchoit avec tant d'Eloquence  
 La Grandeur , les Bienfaits , l'Equité , la Puissance,  
 Et qui plein de bonté veut lui faire à son tour ,  
 Sentir tous les effets de sa juste clémence.  
 Il n'est plus avec nous , mais il est plus heureux ,  
 Cet Ami tendre & généreux.  
 Sa Main de l'Indigent soulageoit la misère.  
 Aussi bon Citoyen \* , qu'il fut Epoux & Père ,

---

\* Qui mieux que Mr. Lullin , dit son digne  
 Historien , sentit les douceurs & les avantages d'une  
 Li-

A remplir ses devoirs, on le vit s'appliquer.

Connoître Dieu, le chérir, & le craindre,

Etudier ses Loix, & les bien expliquer,

Ranimer les beaux-arts, qui sont prêts à s'éteindre

C'est là ce qu'il fût pratiquer:

Et nous le regrettons ! Nous sommes seuls à plaindre.

---

*Liberté raisonnable; d'un Gouvernement sage & bien administré, & d'une correspondance bien réglée entre tous les Ordres de l'Etat? On peut dire que sans le vouloir, il fit son propre portrait, en faisant celui d'un bon Patriote.*





MEMOIRES

DE SETY.

XLI. LETTRE.

*Lady HARLINGTON à Mis FANY W.  
Oxford le 25. Mars.*

C'Est pour obéir à nôtre chère *Séty* que je vous écris ; son excessive douleur la rendant incapable de répondre aux deux Epitres , qu'elle a reçue de *Mis W.* qui, depuis qu'elle a cette nouvelle. Sœur, semble oublier qu'il y a au monde d'autres Amis, qui croient avoir quelque droit sur son Cœur & qui le reclamant. Savés vous, *Mis*, que je suis outrée de ce procédé ; moi, la Confidente du commencement de cette Intrigue, l'en ne daigne pas m'en annoncer la fin ? Avés vous oublié, *Fany*, combien je vous aime & parce que *Stafford* est parjure, le serés vous vis à vis d'une Amie, qui n'imitera jamais vôtre légéreté ? Non ! L'Amitié me rassure ; je conois trop le caractère de *Mis W.* & laissant des reproches injustes, je vais ne m'occuper qu'à

l'empêcher de se jeter dans le Précipice ou le dépit la fait courir.

Votre parti est il pris ? Epousés vous *Halifax* ? Mettés vous sans regret une barrière entre *Stafford* & Vous ? Toute la tendresse , que vous lui portés, est elle éteinte, & reverrés vous sans trouble , un Homme , qui peut être vous aime encore , qui n'est coupable , que par un excés d'amour , & qui trop tard vous prouvera , qu'il n'a jamais cessé de vous adorer ?

L'amour propre outragé vous fait répondre sans hésiter à ces questions : Vous détestés , vous méprisés le Vicomte ; c'est un monstre & après votre mariage , vous ne faites des vœux que pour le revoir à vos pieds , gémir de sa faute & pleurer toute sa vie un instant de perfidie. La Vanité vous séduit , aimable *Fanny* , si elle vous persuade que vous êtes maitresse de votre Cœur : Convaincue de votre vertu , vous imaginés qu'elle étoufera votre passion & que l'instant où vous promettés au Lord *Halifax* un amour éternel , vous oubliérés *Stafford* : Vaine espérance , dont l'expérience ne m'a que trop fait , hélas ! conoitre l'illusion. Nous somes si foibles , que le plus grand effort de notre Sagesse n'a que le pouvoir de déguiser nos passions & que jamais elle ne sauroit les étoufer : Si quelque fois nous les

surmontons, examinons nous; est-ce la raison, qui nous en a rendu maîtresse? Non! le changement de nos goûts, des circonstances, produit seul un effet, que quelque fois la réflexion s'attribue; mais à quoi sert une Morale, dont ma chère Fany conoît toute la solidité & sur laquelle elle a souvent fait des réflexions dignes de son Esprit? Employons un moïen peut-être plus frapant; mon exemple ne me servira que trop à prouver le danger d'écouter un premier sentiment de dépit. J'avois plus de raison encore que vous, pour me sacrifier à ma Vanité & cependant le bonheur de toute ma Vie, s'est perdu par ce triste Sacrifice.

Come ce n'est que depuis mon Mariage, que j'ai eu le bonheur de faire votre conoissance, vous ignorés tout ce qui s'est passé avant ce moment, que je compterai toujours comme le plus heureux de mes Jours, puis qu'il m'a procuré une amie, en qui j'aurai trouvé une consolation de mes peines, si j'en avais à espérer, & qui du moins m'a procuré les seuls plaisirs que j'ai été capable de goûter depuis mon Mariage. Le récit de mes aventures vous prouvera plus encore combien je vous aime, puisque le désir d'empêcher votre malheur a pû m'engager à vous avouer des foibleffes, qu'en vain mon Cœur voudroit oublier & que mes larmes, mes re-

mords n'ont pû expier, ni bannir de ma mémoire.

Vous favés que ma Mère, mourant assez jeune, me laissa avec plusieurs Frères, au soin d'un Père, à qui les Affaires ne laissoient guères le tems de prendre garde à nôtre conduite. Mes Frères furent envoiés aux Universités & l'on me donna une Gouvernante jusqu'à 15. Ans. Mon Père à cet âge m'ayant trouvé formée, la renvoia, & m'abandonna seule au torrent du monde, où ma naissance me donna bientôt l'entrée; je m'y livrois avec le plaisir naturel à mon âge, & ne fus quelque tems sensible qu'à ce torrent en général, sans distinguer ce qui m'en plaisoit le plus. J'étois passable & je m'étois affichée d'une façon brillante; c'en fut assez pour m'attirer une Cour nombreuse; mon Père avoit déclaré, que je choisirois mon Epoux, & cela engagea quelques Seigneurs à se distinguer de cette foule par des soins assidus; mais enchantée de ma liberté & peut être flatée de ces hommages, je me gardois de les faire finir en faisant un choix & j'avois 18. ans, qu'aucun de mes adorateurs n'avoit pû se vanter d'être traité plus favorablement que ses rivaux; mon égalité les retenoit tous, & sans être Coquette, je savois, par mon indifférence & mes manières aisées & polies, me conserver une Cour plus



nombreuse que les Femmes les plus belles & les plus acoûtumées au manége.

Quelques uns de mes Amans s'étoient déjà adressés à mon Père, mais; je l'avois toujours conjuré avec tant d'instance, de ne point me séparer de lui, qu'il les avoit tous refusés; cette conduite avoit cependant refroidi leurs soins & je n'avois presque plus de Suivant déclaré, lors que Milord Bristol se mit sur les rangs. Vous connoissés sa Vanité; il ne douta pas de me vaincre & fut tout surpris que je pusse résister à sa belle jambe & à son esprit; il ne fut cependant pas mieux traité que les autres & mon orgueil trouvoit un plaisir infini à humilier sa vanité. Un jour qu'il me reprochoit mon indifférence, je lui dis, que c'étoit un vice de mon tempérament & que rien ne pourroit m'en corriger. Je veux vous punir, me dit-il, de cette assurance & vous faire voir, que vôtre Cœur est tout aussi sensible que ceux des autres. Parions, Mis, que non seulement vous aimerés, mais que vous adorérés un Home, qui par sa légéreté & son insensibilité vous punira de la cruauté que vous avés exercé contre tant d'Amans fidèles.

Je m'écriois à la gasconade. Bristol soutint sa proposition: Un pari considerable



fut proposé & accepté avant que je pensasse à lui demander les moïens dont il se serviroit ; il m'en épargna la peine. Il est arrivé de France, dit-il, le jeune Chevalier de Marville, que j'ai connu à Paris, où il faisoit autant enrager les Maris par ses galanteries, qu'il désespéroit les Femmes par ses infidélités ; il est aussi incapable d'aimer que vous & ne feint de l'ardeur, que pour satisfaire sa vanité. Il a déjà fait tourner la tête à plusieurs *Angloises*, & si l'amitié, que je vous porte, ne m'avoit engagé à vous le cacher, la vôtre ne sauroit où elle en est ; mais puisque votre orgueil me défie, je vous l'amenerai demain & le prierai de vous en conter ; nous verrons s'il ne nous vange pas tous de votre indifférence ? Je vous dispense, m'écriois-je, de le prier de me faire sa Cour, je ne veux la devoir qu'à mes Charmes ; mais que dirés vous, si Marville m'aime & si je le rends heureux, où fera alors votre vengeance ?

Que d'amour propre, s'écria *Bristel* en riant ; déjà vous croyés *Marville* dans vos filets, mais ne vous en flatés pas ; il a sù résister à des Femmes, qui vous valaient assurément. Il feindra de vous aimer, ce ne fera qu'à ma prière ; malgré ce que je vous dis, vous le croirés sincère, parce que vous

imaginés, que rien ne peut vous résister & que votre Cœur vous le fera souhaiter; mais en Ami, je vous avertis que vos soins à ce sujet seront inutiles. Je fus outrée du propos de *Bristel*, & formai dès cet instant le projet de ne rien négliger, pour toucher le Cœur de ce charmant Indifférent; l'insensibilité, dont je me piquois, inspirera, me dis je, au volage *Marville* le dessein de me toucher; je lui ferai entrevoir quelque espoir pour l'enflamer & lors qu'il m'aimera, je vengerai tout mon Sexe en l'acablant de rigueur.

Ces réflexions m'occupèrent jusqu'au lendemain. Jugés, chère *Fany*, du soin qu'on mit à son ajustement; 20. Coiffes, autant de Mouches furent esarées, & si l'heure de l'assemblée ne m'avoit tirée de ma Toilette, je ne fais combien j'y serois restée. Enfin j'arrivai chez Ladi H où *Bristel* m'avoit promis d'amener *Marville*. Il n'y étoit point encore. Tous les hommes vinrent me faire compliment sur ma parure & mes charmes, lors que *Bristel* & *Marville* entrèrent. Je vais, chère *Fany*, vous faire le Portrait de ce charmant François: Il n'est hélas, que trop présent à ma Mémoire. *Marville*, sans être grand, avoit

une figure faite à peindre ; des yeux noirs ; dont la vivacité étoit tempérée par une douceur , qui sembloit faite pour l'Amour ; le teint un peu brun , mais uni ; un sourire fin , la Physionomie frépone & tout cela relevé de cet air léger , séduisant & poli , que les *François* possèdent au dessus de toutes les Nations du monde.

*Marville* en saluant *Ladi H.* s'excusa légèrement d'être venu si tard ; plusieurs endroits , où il avoit promis de se trouver , lui servoient de prétexte ; après ce Compliment , *Bristel* le prit par la main & s'approchant de moi , voilà dit-il , cete Mis dont je vous ai parlé : Soupçonneriez vous à ce *Minois* séduisant , qu'il renferme une Ame insensible ? Et vous , belle *Henriette* , pouvez vous croire , qu'avec ces yeux tendres , le Chevalier ne connoit pas l'amour ? Après ce propos , qui lui parut suffisant pour entâmer une Conversation entre nous , *Bristel* s'aprocha d'une autre Femme & se contenta d'examiner de loin , l'effet de cette première entrevue.

Seroit-il vrai , dit *Marville* , en se plaçant à côté de moi , que votre Cœur n'a rien aimé encore ? Et avec cet air si doux avés vous pu être assez cruelle pour faire des malheureux de toutes les personnes , qui ont

le malheur de vous voir ? Et seroit-il vrai aussi, repris-je en riant, ce que *Bristel* m'a assuré, que vous ne savés que jouer l'amour & que vôtre plus grand talent est d'abuser de la crédulité des personnes assez malheureuses pour vous croire ?

Il est vrai, reprit *Marville*, que jusqu'ici, j'ai connu peu, ou au moins pour fort peu de tems, cette passion, n'ayant jamais eu le bonheur de trouver des Femmes libres ou sensibles.

Cette modestie dans un Homme, que je me représentois come un petit-Maitre, m'étonna ; je lui dis l'opinion que *Bristel* m'avoit doné de sa Conquête. Il s'en défendit modestement, m'assura qu'il avoit trop de délicatesse pour feindre des sentimens, qu'il n'avoit pas, ni pour en avoir pour des Femmes, qui ne le méritent pas.

De plus en plus surprise, je pouffai *Marville* sur toutes sortes de Matières & fus très étonnée de trouver autant de raison, de délicatesse dans l'ame du Chevalier, qu'il y avoit d'agrémens dans sa figure. J'appris de lui, que Cadet de famille, ses Parens le destinoient à la Marine & que c'étoit pour le rendre capable de comander un Vaisseau, qu'il étoit venu en *Angleterre*, où il comptoit faire quelque séjour.

Nôtre Conversation dura jusqu'au Jeu & je me retirai enchantée, je l'avoüe, du jeune *Marville*. Que vous dirai je, chère *Fani* ! Devrois-je m'arrêter sur des détails, qui en rendant ces événemens plus pressans, ne font qu'augmenter mes tourmens & mes crimes ? Je trouvai, dès ce premier jour, *Marville* aimable ; l'égalité de son comeree, les charmes de son Esprit, l'excellence de son caractère lui acquirent bientôt toute mon estime : Les preuves qu'il me donna de son attachement, ses soins assidus y joignirent l'amitié la plus vive, & je l'aimois avant que je m'en défiassé. *Bristel* fut le premier à m'en faire apercevoir. Il s'étoit aperçu trop tôt de sa folie, car depuis que *Marville* me suivoit, je n'écoutois que lui. Il chercha à s'en venger en m'acablant de mauvaises plaisanteries. J'ai gagné, me dit-il un jour, la moitié de ma gageure ; vous aimés nôtre *François*, & il ne dépend que de moi de vous prouver, que j'ai droit à l'autre, le Chevalier ne vous faisant la Cour, que par mes prières, vous quittera, d'abord que je le lui dirai ; mais vous me faites pitié & je ne peux me résoudre de vous porter ce coup funeste.

Ma sensibilité à ce discours, me fit conoître combien *Marville* m'étoit cher. Je

craignois que *Bristel* n'eut que trop raison & mon Cœur ne pouvoit supporter l'Idée de son changement.

Le Chevalier de *Marville* s'aperçût de ma mélancolie ; il m'en demanda la cause avec un empressement tendre. Je pris des prétextes, dont il ne fut point la dupe.

Que je suis malheureux, dit-il de l'air le plus touché, mes soins, ma conduite, n'ont pû seulement gagner l'estime de mon admirable *Henriette*. Ah ! c'étoit cependant le moins, que mes sentimens pour vous pouvoient prétendre. Ils pourroient faire d'avantage, lui dis-je en rougissant, s'ils étoient sincères, mais puis je me fier à un Ami, dont le Cœur dépend de *Bristel* ?

Se peut il, reprit tristement mon Amant, (ose je lui doner ce titre!) Se peut il, que vous me citiés toujours un Home qui avoit tant de raison de vous prévenir contre moi ? N'en croiés que mon Caractère ; vous paroit-il aussi odieux, qu'il l'a dépeint & m'avés vous reconu à son portrait. J'aimois trop *Marville* pour résister long tems aux instances qu'il me fit de lui aprendre le sujet de ma tristesse. S'il fut flaté de l'objet, il parut désespéré de mes soupçons. Il ne tien droit qu'à vous ma chère Mis, me dit-il.

de mettre fin à d'aussi injurieuses alarmes, en me permettant de m'attacher pour toujours à une Femme, que je ne cesserai jamais d'adorer.

Etonnée de la proposition du Chevalier, je ne lui dissimulai point, combien son projet seroit d'accord avec mon Cœur, mais en lui faisant un aveu aussi flatteur, je ne lui déguisai pas l'impossibilité que je trouvois à sa réussite.

Il n'y en a, reprit le tendre *Marville*, pas autant que vous croi's, & si l'adorable *Henriette* daignoit souhaiter mon bonheur avec le quart autant de vivacité que moi, il s'en trouveroit peu. D'abord, aimable *Mis*, la Religion, qui vous a peut être paru un obstacle, n'en est point un; si l'envie de conserver ses biens & son crédit ont empêché mon Père de professer votre Croiance, il n'en est pas moins réformé en secret & nous a fait élever mon Frère & moi dans cette Religion. Je vous avoue même, que l'envie de me forcer dans la Marine n'est point la seule raison de mon Vowge. Il espéroit qu'à l'aide de ses Amis, je pourrois trouver quelque riche Héritière, qui me doneroit le moyen de me fixer en cette Ville, où peut être son dessein étoit de venir finir ses jours; mais quoi qu'on m'ait conseillé de



faire la Cour à quelques unes, où on me flatoit de réüffir, je n'ai pû depuis que j'ai vü l'aimable Mis C : D : former d'autres vües que celle de l'obtenir, & si j'échoüe, je fuirai pour toüjours un Pais, où je ne puis plus vivre que pour vous.

Mais continua *Marville*, en me regardant timidement, üne autre raison s'opose à mon bonheur : Je suis, come j'ai dit, Cadet, & c'est vous dire que je n'ai à vous ofrir qu'un assez beau nom & un Cœur tout à vóus. Pourrois je espérer, que ces avantages me feroient préférer à nombre de Seigneurs riches & opulans ? Le plaisir de faire le bonheur d'un Home, qui toute sa vie s'empressera à faire le vôtre, contrebalanceroit-il l'avantage du faste, que les Richesses procurent. Ah ! m'écriois-je en l'interrompant, c'est trop me faire injure ; croiés vous donc que l'éclat puisse me séduire ? Est-ce ainsi que vous conoissés le Cœur de vôtre Henriette ? Je vous aime *Marville*, & la satisfaction d'oser vous le dire, me paroît préférable à tout ce qu'on peut m'ofrir. Mon Père m'aime ; obtenés le Consentement de vôtre Famille, venés vous fixer ici & j'ose me flater, que rien ne s'oposera à nos desirs.

Quels furent à cette réponse les transports  
du

du Chevalier ? Il m'exprima sa satisfaction d'une façon qui acheva de me le rendre cher. Nous conclumes , qu'il partiroit lui même , pour aller engager son Père à me faire demander par l'Ambassadeur de France , qui lié avec le mien n'essuieroit pas un refus. En attendant , nous nous promimes de nous écrire souvent & surtout de nous aimer toujours , promesse , que pour nôtre malheur nous n'avons que trop tenu. *Marville* partit quelques jours après , en portant l'espérance de ne revenir que pour ne nous séparer jamais. Hélas ! Aurions nous pu prévoir , que ce retour mettroit le comble à nos malheurs & que le plaisir de nous revoir , le seul but de nos vœux , feroit nôtre tourment ! Les larmes à ce cruel souvenir inondent mon papier ; permettés moi de renvoier à la première poste la fin de mes tristes Mémoires ; mais au nom de nôtre Amitié , de vôtre bonheur , ne hâtes point vôtre Hyménée : Plus *Halifax* mérite d'être heureux , plus vous serés maheureuse.

Mis *Blère* est mourante. *Séty* , son Amant & Mis *Soucty* ne quittent point son lit , & c'est là qu'il faut les chercher pour les voir. Le Comte a fait venir deux Médecins des plus habiles de *Londres* pour éssaier de la sauver , mais ils disent tous , que la bile  
s'é-

s'étant mêlée dans son sang, l'a jettée dans une langueur, où leur remède peuvent la faire trainer quelque tems, mais jamais la guérir. Elle est servie en Duchesse, mais malgré les Domestiques qui l'environnent, *Séty* ne lui laisse pas prendre un Bouillon, qu'elle ne lui présente, que dis-je ? qu'elle ne fasse elle même : En vain la pressons nous de se reposer, elle ne fait que changer quelque fois d'Habits, & ne quitte pas sa chère Mère, c'est le nom qu'elle lui donne toujours & qu'elle confirme, en prenant tous les soins d'une Fille. Son procédé la rend plus chère encore à *Betford*, qui achève aussi de gagner sa tendresse : Puisse leur amour être récompensé ! Leur Vertu le mérite. Puisse *Fany* devenir aussi heureuse qu'eux ; c'est tout ce que mon triste Cœur peut souhaiter.

Je vous ramènerai *Séty*, aussi-tôt que *Mis Blère* sera morte : Je prie Milord & son Epouse de vouloir alonger son congé, en faveur de l'état de cette pauvre Femme. A Dieu, ma chère *Fani* ! Que mes reproches ne vous engagent qu'à aimer d'avantage une Amie, qui n'a pas de plus grand plaisir que de se dire toute à vous

HENRIETTE D'HARLINGTON.

## XLII. L E T T R E

; Ladi d'HARLINGTHON à Mis W.

Oxford le 28. Mars

**J**E conois trop l'amitié de ma chère *Fani*, pour ne pas être persuadée de l'intérêt qu'elle a pris au commencement de mes Aventures. Jusqu'ici vous n'avez vû, aimable Mis, qu'un enchainement de plaisir ; mais la rouë va se tourner & le sort de vôtre triste *Henriette*, va vous paroître autant à plaindre que jusques ici vous avez pû le trouver digne d'envie.

Il nous importoit trop à *Marville* & à moi de cacher nos engagements, pour que je ne fisse pas mes efforts pour dissimuler l'ennui & le vuide, que me causoit son départ : J'affectai même de paroître plus en public & avec plus de gaieté. Il est vrai que l'espérance d'avoir bientôt pour Epoux un Home, que je chérissois tendrement, me faisoit supporter sans peine son absence ; chaque jour écoulé sembloit être un nouveau pas à mon bonheur & les espérances riantes, dont je me repaissois, me donnoient presque autant de contentement que la réalité.

Je m'ennuiois d'autant plus, depuis le départ du Chevalier, que la façon dont il

avoit été traité, avoit éloigné toute ma Cour : Chacun le félicitoit d'avoir vaincu la cruelle *Henriette* & l'on s'étoit si fort persuadé, qu'il falloit *Marville* pour me plaire, qu'aucun Cavalier ne vouloit plus l'essayer. *Bristel* furieux de m'avoir donné un Rival, qui lui avoit procuré son congé, s'étoit attaché à une autre Femme, après avoir débité mille plaisanteries sur mon compte, auxquelles je ne daignai pas faire attention. La solitude, où je me trouvai subitement, me fut plus sensible ; ma vanité s'en trouvoit offensée, & j'avoüe que je fis quelques efforts pour la faire cesser : Ma Coquetterie se déguisoit sous le desir de rendre mes engagements plus secrets. Mes prévenances ne furent pas longtems inutiles. Le Lord d'*Harlington*, Amant d'une de mes Amies, ne put résister à mes politesses, & il me donna bientôt toutes les preuves de l'Amour le plus tendre. Son Rang, sa Naissance & plus que tout, une figure agréable, joint à un Esprit amusant, me le firent recevoir avec quelque distinction ; bientôt même il scût s'aquerir toute mon estime, qu'on ne pouvoit refuser à ses mérites.

Je reçû pendant quelques Semaines régulièrement des nouvelles de mon cher *Marville* ; ses Lettres étoient remplies de passion sans fadeur ; elles peignoient un Amant fin,

délicat, & n'étoient pleines que de son impatience de me revoir & de hâter le moment, où il seroit tout à moi. Peu à peu je crus m'apercevoir que ses Lettres devenoient plus courtes, moins fréquentes, & qu'il règnoit dans son stile une contrainte, qui n'étoit que trop propre à alarmer un Cœur tendre & fier. L'Esprit, qui brilloit dans les Epitres du Chevalier, avoit achevé de m'atacher à lui & bien loin que l'absence eût diminué mes sentimens, ils n'en étoient devenus que plus vifs. Jugés donc, chère *Fani*, quelle devoit être ma sensibilité sur un refroidissement, que je ne croiois que trop certain; ma fierté m'empêcha d'abord de lui faire quelque reproche, mais désespérée d'une Lettre fort courte, où il me marquoit, qu'il ne pouvoit fixer son retour; qu'il ignoroit absolument, quand il pouroit me revoir; qu'il me conseilloit de m'amuser en attendant & surtout de ne pas perdre l'habitude d'avoir des Amans; je ne pû m'empêcher de lui témoigner, combien j'étois outrée de ce procédé. Quelle fut ma douleur, en ne recevant aucune réponse à une Epitre, où à travers la colère, je n'avois pû m'empêcher de laisser entrevoir les sentimens les plus tendres. Je ne vous dépeindrai point, chère *Fani*, ce que je sentis, dans ces funestes momens: Votre propre expérience ne vous fait que trop

comprendre ce qu'il en coute au Cœur & à la vanité de perdre un Amant, de la fidélité duquel on se croïoit assuré. L'on ne fauroit dépeindre, quel étoit mon inquiétude. J'atendois les jours de Courier avec l'impaticence la plus vive; j'envoïois 20. fois ma Femme de confiance à la Poste, je l'atendois en tremblant, & j'étois frapée d'une nouvelle douleur, lorsqu'elle revenoit fans Lettre. J'étois au plus fort de mes inquiétudes, lorsque mon Père me proposa d'*Harlington*, qui l'avoit conjuré de m'acorder à sa tendresse. Je lui répondis, come à l'ordinaire, que je ne voulois point me séparer de lui. Avoués cependant, me dit-il, en souriant, qu'il ne vous en couteroit pas autant de me quitter pour *Marville*. Je vis que j'étois découverte, & après lui avoir demandé pardon de ne lui avoir pas plutôt pris mes sentimens pour ce jeune *François*, je lui pris naïvement tous nos arrangemens, sans dissimuler son silence & mes craintes.

*Marville* a du mérite, reprit mon Père, & je ne pourrois blâmer vôtre choix, s'il avoit autant de Fortune; mais acoutumée come vous l'êtes à vivre dans l'opulence, pourrés vous y renoncer en faveur d'un Home que peut-être vous n'avez pas assez connu? D'*Harlington* a vôtre estime; croiés moi, chère *Henriette*, elle fufit pour faire un Himen

heureux. L'amour est bon à votre âge, mais c'est un feu, qui s'éteint bientôt & auquel l'on est souvent fâché d'avoir sacrifié le bien être de toute sa vie. Je ne veux point vous gêner ; faites vos réflexions ; je dois rendre ma réponse en trois jours, mais j'avoue, que je serois charmée qu'elle fut favorable au jeune Lord.

Il me quita après ces mots, me laissant indécise. Outrée contre *Marville*, je pensois come *Fani*, que ma fierté exigeoit une prompte vengeance ; mais je sentoiss, combien il en couteroit à mon Cœur : L'idée de passer ma vie avec un autre que le Chevalier, m'étoit insupportable, & je me rendis le lendemain, aussi indéterminée que jamais à un Diner chez l'Ambassadeur de *France*. Nous étions à table, lorsque les Lettres arrivèrent. Le Comte de \*\*\* demanda la permission de les lire ; on la lui acorda : Ah ! Ah ! dit-il, après avoir lû quelques lignes, la première nouvelle qu'on m'apprend, est intéressante ; nôtre Chevalier de *Marville*, que vous avés tous connu, vient d'épouser une riche Veuve de 25. Ans, qui, je pense, l'empêchera de revenir en *Angleterre* come il nous l'avoit fait espérer.

Je ne conçois pas, chère *Fany*, come je pû résister à cette cruelle nouvelle, que les diverses réflexions dont on l'accompagna,



rendoient plus acablante ! Quelques Femmes me regardèrent en souriant malignement, les Hommes se chuchtoient ; enfin quelques Fats hazardèrent des plaisanteries, que je soutins avec un courage, dont je ne me ferois pas crûe capable ; mais dès ce funeste instant, je me promis d'épouser *Harlingthon* & je l'apris à mon Père le même soir. Le desir de lui faire plaisir avoit beaucoup servi à une résolution, dont il fut enchanté ; il craignit même si fort, qu'un retour vers le Chevalier ne la rompit, qu'il fit presser nos Noces, qui furent célébrées 8. jours après en secret, les préparatifs du Lord d'*Harlingthon* n'étant pas achevés.

Mon Père & d'*Harlingthon* avoient pris, depuis que j'avois donné mon consentement à ce funeste Mariage, tant de soin, pour ne pas me laisser à moi-même, que ce ne fut que le lendemain de mes Noces, que je profitai de leur absence pour me consulter sur mes nouveaux liens. Je crû, dans cet instant, que j'avois entièrement banni *Marville* de mon souvenir & pour en ôter jusqu'aux moindres traces, je résolus de lui renvoyer ses Lettres & de redemander les miennes : Je pris une Cassette, où elles étoient

renfermées & me plaçant sur le même Canapé, où il m'avoit si souvent juré une ardeur éternelle, je ne pû m'empêcher de me rappeler toutes les protestations, qu'il m'y avoit faites. J'ouvris enfin la Cassette & en sortis une Lettre après l'autre; qu'elles me parurent tendres! Enfin tombant sur cette Fraise. „ Le véritable amour n'est point sans  
 „ crainte; malgré l'affurance, que vous  
 „ me donés de n'être qu'à moi, je ne peux  
 „ me défendre de mille funestes pressenti-  
 „ mens. Ah! chère *Henriette*! Pourriés  
 „ vous faire le malheur d'un Home, qui  
 „ vous adore, & ne serois-je destiné à vous  
 „ aimer, que pour vous voir entre les bras  
 „ d'un autre? Mais non! Je conois trop  
 „ vôtre caractère, pour craindre que vous  
 „ voulussiés trahir légèrement un Amant,  
 „ qui par ses sentimens mérite d'être  
 „ heureux ” Je ne l'ai que trop fait, me  
 dis-je, en ne pouvant retenir mes larmes :  
 Hélas! peut-être l'ai-je condamné légé-  
 rement? S'il étoit innocent... mais non, re-  
 pris-je avec dépit, c'est un traître, que je  
 veux abhorrer. Je renfermai les lettres &  
 j'allois comencer celle, que je voulois lui  
 écrire, lorsqu'on m'anonça un Cavalier.  
 J'eus à paine le tems de cacher ces Epitres,  
 que je vis à mes pieds le trop malheureux

*Marville*, qui s'étoit saisi de mes mains, qu'il baïsoit, sans que j'eusse la force de m'en défendre.

Je vous revois donc, mon adorable *Henriette*, me disoit-il, de l'air le plus passionné, je vous revois pour ne me séparer jamais de la plus charmante des Femmes! Cette cruelle absence est finie, & je reviens avec la douce espérance de ne plus trouver d'obstacles à ma félicité & de pouvoir faire en tout le bonheur de ma chère C: D: Mon Frère aîné est mort & je me vois par là dans une situation à pouvoir être digne de vous; mais que dis-je? Et ne mérite-je pas votre main par ma tendresse? Oui, chère *Henriette*; si vous aviez pû voir le désespoir, la langueur où j'ai vécu dans votre absence, vous feriez forcée de m'accorder l'aveu d'un retour, que je mérite si bien.

J'avois été si frappée de l'apparition de *Marville*, si séduite par ses transports & ses Discours, si enchantée de le revoir fidèle, que je n'eus ni le pouvoir, ni la force de l'interrompre. Etonné de mon silence, il me conjura de lui apprendre le sujet de l'air, dont je le recevois; aurai-je, me dit-il, perdu votre Cœur? Ne m'aimeriez-vous plus? Un Rival trop heureux.... Hélas! il n'est que

trop vrai, dis-je, en l'interrompant, il n'est plus, mon cher *Marville*, d'*Henriette* pour vous; le Lord d'*Harlington* la possède; je suis depuis hier son Épouse. L'Épouse du Lord *Harlington*, s'écria mon Amant en se relevant brusquement, vous *Henriette*! Ce seroit là cette fidélité que vous m'avez jurée! Ingrate!.... Ah! je ne le suis point m'écriai je avec vivacité; je vous ai trahi pour vous avoir trop aimé; en même tems je lui appris mes soupçons sur son sujet & la nouvelle que m'avoit donné l'Am-  
bassadeur.

L'on vous a donc trompée, s'écria douloureusement mon Amant en se jettant dessus le Canapé; mais cruelle *Henriette*! si vous aviez eû la moindre étincelle de cette amitié, dont vous m'avez souvent flaté, m'auriez vous condamné si légèrement, & vous seriez vous hâtée de consommer un lien, qui vraisemblablement fera le malheur de votre vie? Car ne vous flatés pas que j'y survive. Je vais sur Mer chercher une mort, qui est la seule ressource qui me reste. Vous plaindrez le sort d'un Home, que vous avez sacrifié à votre vanité.

Cessés, m'écriai-je, cessés des reproches qui m'acablent. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans que vous mettiez le comble

à mes maux ? Tachons plutôt, cher Chevalier, de nous consoler d'un malheur irréparable ; changeons en amitié les sentimens, qui nous lient ; restés en *Angleterre* & ne me privés pas d'un Ami qui ne cessera jamais de m'être cher.

Mon Discours & l'air dont je l'accompagne parurent enfin calmer *Marville*. Il me promit de faire ses efforts pour se tenir à l'amitié & mon Epoux étant rentré, je me trouvois assez tranquille pour lui présenter le Chevalier, come un Ami de la Maison. *Milord* lui fit mille politesses, l'invita de nous voir souvent, & le retint à souper pour le même soir. Ces bontés me donèrent plus d'amitié pour mon Epoux & l'idée d'allier les sentimens de mon Cœur avec ceux de mon devoir, me rendirent ma gaieté : *Marville* affecta un air libre & nous paroissions tous contens...

- Dans cet instant, l'on vient me prier de la part de *Mis Sidry*, d'aller voir *Mis Looly*, qui est en foiblesse : Je vous quite pour une autre vous même. Sans doute, l'état de nôtre chère *Séty*, vient de quelque Agonie de sa chère *Mistris Bléré*, qui est toujours mourante. Rassurés moi sur votre

mariage ; dites moi , que mes sollicitations vous l'ont fait reculer ; je ne regretterai point toutes les larmes , que le récit de mon Histoire m'a fait verser , si elle peut vous empêcher de tomber dans le même cas. Adieu *Fani* ! Vous m'aimés affés , j'espère , pour être persuadée que mon Cœur est tout à vous !

HENRIETTE D'HARLINGTON.





## R E P O N S E

*A l'Auteur de la Lettre inserée dans le Journal  
d'Octobre p. 422.*

M O N S I E U R.

**V**OUS rendés justice à mes intentions ; votre gracieux Eloge me fait honneur. Mon dessein , en donnant au public des Réflexions sur la Conduite de vos Habitans , étoit plus avis , que critique ; leur réputation , m'est chère : J'ai crû devoir engager quelque intéressé à plaider leur Cause ; vous l'avés fait , *Monsieur* en Juge. Il convient d'être indulgent pour les foibleesses des Hommes : Un Peuple indépendant , veut être persuadé par la Voix de la Douceur. *Hély* fut puni de l'avoir trop écoutée. Cet exemple seroit déplacé , vous ne soutenés pas la rélation de Père : Ici ce sont des Fils , qui se font illusion ; là ce sont des Gens , libres & éclairés , qui s'amusent innocemment. Un Auteur , d'entre vos Citoïens , dit que l'Esprit court les Rûes à *Genève* ; mais que

le Bon-Sens s'y rencontre: Cet Oracle est plus sûr que celui de Calcas. Vous m'avez crû à tort, manque d'ocasions ou de goût, ennemi de la Comédie. Je la conois, l'aime, & peux la blamer.

Je ne crois point, Monsieur, en cela trouver du mal où il n'y en a pas. La Maxime de Salomon, dont vous faites une Autorité, ne me paroît pas l'être, vû que nous l'entendons diféremment: *Au jour du bien use du bien.* Quel est ce jour du bien? Mon Tableau ne le désigne point, mais plutôt celui d'adversité auquel on doit pendre garde come Chrétiens. Dieu, dites vous Monsieur, n'a pas condamné tous les plaisirs. Je réponds que tout ce qui n'est pas conforme à l'ordre ne doit pas porter le nom de Plaisir, ni être regardé come tel. Loin d'attribuer au Créateur ce qu'il ne peut vouloir (le mal des homes) je fais que nos sens & les objets qui les touchent agréablement, peuvent & doivent être apliqués à l'usage naturel auquel ils sont destinés, come un présent de sa main bien faisante, & non come autant de pièges pour nous rendre coupables. Une telle idée fait horreur. Mais aussi, une saine Raison en doit faire le choix, & la Vertu doit y présider. Si la Comédie,

en



Novembre I 7 5 7.

685

en tous tems est munie de ce certificat, je  
mè tais & désavoüe mon procédé. Les  
délassemens nécessaires aux fatigues de la  
vie doivent être assortis aux circonstances  
qui l'accompagent. *Au jour de l'Adversité*  
*prend garde*; c'est aussi la Maxime de Salo-  
mon, & la mienne.

Je suis &c.

FRIBOURG. N. A. D. M.





A MELLE CUR... *sur un petit Voïage à Genève.*

M A D E M O I S E L L E .

**V**Otre Séjour à *Genève* fut court , il est vrai ; mais les Dames n'ont elles pas af-fés de pénétration pour qu'aucun de vos dé-fauts ne leur ait échapé ? Par l'intéret que je prens à ce qui vous regarde , je veux bien vous les détailler ici : Dans les grands Maux, il faut des Remèdes violens.

1°. Votre Figure vous charge des ridicules les plus frapans. La finesse , la douceur & la modestie composent votre Phisionomie , Miroir fidèle de votre Ame : Un certain air ingénu & même enfatin , répand sur vôtre Visage des graces, qui vous sont particu-lières : De telles Figures ne se voient plus aujourd'hui ; elles ne font plus de mode ; c'est donc avec bien de la raison , que l'on vous trouve fort singulière.

2°. Le second de vos ridicules est d'une telle nature , qu'il pourroit peut être délier la langue de la Femme la plus taciturne. Vous êtes , oserois-je le dire ? oui , vous êtes savante. Faut-il s'étoner après cela , si

le Beau-Sèxe fone l'alarme ? *La pauvre Demoiselle* , pourra dire l'une , *nous regarde du haut de son Esprit* : Elle ne daigne pas se mêler de nôtre conversation : Elle ne jôie point : Jôier avec des personnes come nous , qui ne nous ocupons qu'à des ouvrages de doigts ! Cela seroit trop au dessous d'elle.

3°. Vous avés réuni chez vous tous les ridicules , en réunissant presque tous les goûts & en les cultivant. Vous ne vous êtes pas contentée d'étudier les Langues , l'Histoire, la Philosophie , des talens particuliers vous ont tourné du côté de de la Poésie & de tout ce qu'on apelle Ouvrage d'Esprit. Vous êtes en état de sentir les délicatesses d'une Pièce , presque aussi bien que son Auteur ; autre défaut encore plus grand que le premier , car par là , vous allés sur les brisées de plusieurs personnes des deux Sèxes , qui regardant avec un juste mépris ce {qu'on apelle proprement Science , se piquent de tout ce qui est du ressort de l'Imagination. Quand vous arrivates ici , on vous regarda presque come un Animal vilageois , pilier de Cabinet , vrai *Savantas* , qu'il faloit tourner en ridicule , en lui contant quelques fleurettes. On s'imaginôit que vous répondriés peut être par un Passage de *Scaliger*. Il est vrai que l'on fut obligé de ehanger d'idée & vous marquates entendre assés le badinage , pour sen-

tir que celui que l'on vouloit faire n'étoit pas des plus délicats. En cela même vous vous couvrites d'un nouveau blâme: On décida que vous ne pourriés pas avoir aquis tant d'Esprit, sans un dessein prémédité de plaire aux Cavaliers: Vous voilà donc convaincuë du crime de *Lèze prétension* & vous sentés qu'il y a bien peu de Femmes, contre lesquelles l'on puisse alléguer le même Argument.

40. Vous rendés justice au mérite & à la beauté de vôte Sexe; c'est vôte amour propre, qui vous met si fort au dessus de l'envie, & jamais Femme ne voudra convenir, que ce soit par un principe d'humilité ou de modestie. Tout ce que l'on pourroit dire en vôte faveur les choque; cela va si loin, qu'un pauvre Auteur aiant voulu s'aviser de doner dans ce Journal une Lettre à vôte louange, fut presque confondu avec vous; & son Ouvrage, qu'on auroit peut être trouvé joli sans cela, fut regardé come pitoyable: Le mien plaira sans doute; j'ai pris une route oposée.

Enfin, *Mademoiselle*, il ne me reste plus qu'un article à toucher, qui vous met encore extrêmement dans le tort; vous n'avez pas 20. Ans & vous vous aquités de vos devoirs avec toute l'exatitute qui vous est possible. Pleine d'amour & de respect pour la Vertu,

une équivoque vous fait rougir : Vous croiés bonement , qu'on doit suivre le Précepte de *St. Paul* , & vous méprisés tout Home qui s'en écarte. Que fais je ! Vos ridicules s'accumulent sous ma Plume.

Après tant de duretés , ne seroit-il pas juste de dire ce que l'on trouve de bien chez vous ? La première chose qui se présente à mon Esprit , c'est le manque de Fortune ; mais voies quelle est la bizarerie de l'esprit humain ! Dois je le dire ? Oui *Mademoiselle* , je fais des vœux pour que la Providence me mette un jour en état de vous ôter cet avantage.

Aprésent je vais vous donner une Recette très simple , très courte & très propre à vous guérir presque radicalement de toutes les espèces de ridicules dont vous charge le Genre féminin ; le Public ne doit il pas me savoir gré de la facilité avec laquelle je lui donne mon secret ? D'autant plus qu'il pourra servir à toutes les Persones qui seront dans votre cas : C'est à vous à qui elles auront l'obligation des soin que j'ai pris pour le découvrir.

R E C E T T E

*Faites vous arracher un Oeil, ou même deux, si le premier n'opère pas suffisamment.*

Je suis , malgré tous vos défauts , avec un tendresse respectueuse.

C. A. R.



ELEGIE EN PROSE

*Sur la perte d'une Epouse.*

**F**ils de *Cypris* retourne à *Cythère*. Quite ces lieux , ils ne sont plus faits pour toi , *Mirtis* n'est plus : Ses beaux yeux sont fermés à la lumière ; elle descend dans la Nuit éternelle. Déjà tout se ressent ici de son absence , tout l'annonce : Cette Verdre sèche & se flétrit ; ces Fleurs perdent leur éclat & leur fraîcheur. Les Mirthes se changent en *Cyprès* ; la tendre Fauvette & les Rossignols amoureux cessent leurs ramages , un silence affreux succède à leurs Concerts agréables ; les plaisirs abandonnent ces Aziles. Suis les, vole Amour , cherche des Cœurs plus capables de recevoir tes impressions ; la tristesse qui règne dans le mien , ne me permet plus ni de tofrir mes Vœux , ni de bruler d'Encens sur tes Autels.

O *Mirtis* ! Objet adoré ! Toi par qui j'ai pris à me conoitre , à sentir mon existence , que sont devenus ces momens précieux , que leur douceur & leur pureté devoient rendre éternels ? Ils ont disparu come un Songe

agréable, qu'un prompt réveil détruit & dont il ne reste que le souvenir. Je jouissois sans inquiétude du plaisir d'aimer & d'être aimé ; le Devoir n'avoit fait que resserrer des nœuds formés par l'Amour & fondés sur l'Estime. Nos jours couloient dans l'innocence, sans crainte & sans desirs ; nôtre tendresse nous suffisoit. Rien ne manquoit à nôtre bonheur. Hélas ! Il étoit trop parfait pour durer long-tems ! La Mort m'a tout ravi. C'en est fait ; une espace immense nous sépare. Ces Bois rétentissent en vain de mes cris ; en vain je cherche *Mirtis*, en vain je l'apelle de toutes parts, je ne la verrai plus... Son Ombre jouit maintenant dans les *Champs élizées*, des douceurs promises aux Cœurs vertueux. Séparation cruelle ! Source éternelle de mes larmes, vous serés toujourns présente à ma mémoire ! Depuis que l'Amour nous uniffoit, je ne vois rien qui ne me parlat d'aimer ; la Nature me paroissoit plus vive, plus riante qu'auparavant. Depuis que *Mirtis* n'est plus, tout rentre à mes yeux dans son premier néant, tout me devient odieux. L'air même, cet air que je respire, m'est insupportable, depuis que je ne le partage plus avec elle. Tout change & mon Cœur ne peut changer : L'Image de *Mirtis* y est gravée avec des traits que ma mort seule peut éfacer.

Je ne puis faire un pas dans ce séjour , sans y trouver des monumens de ma félicité passée : Tout me trace ces biens que j'ai perdus : Tout entretient dans mon Ame , le chagrin qui la déchire. C'est dans ces Jardins , 'ô *Mirtis* , que je te vis pour la première fois. Ils furent les Témoinns de notre paisible enfance ; ils virent croître notre tendresse avec notre âge. C'est dans cette Grotte , que j'osai te déclarer mes sentimens ; je te paignis ma flamme ; la Nature & l'Amour étoient mes seuls Interprètes ; pouvois-je ne pas persuader ! C'est dans ce même lieu que tu me fis l'aveu de ta sensibilité : *Oui , cher Philémon* , me dis-tu , avec cette aimable ingénuité , qui charmoit tous ceux qui te conoissoient , *oui cher Philémon* , *si ton bonheur depend en effet de mon sincère retour , quel Mortel est plus heureux que toi ? Je t'aime.*

C'est sous ce Tillieul , que nous réitéra les Sermens que nous venions de nous faire au Temple de l'Himen & que nous nous jurames une constance éternelle. Je porte mes regards plus loin : J'y vois l'endroit le plus cher à mon Cœur : Ce Bosquet charmant s'offre à ma triste vûe. Jours fortunés , jours purs & sereins que n'obscurcit jamais le moindre nuage de tristesse , vous ne luirés plus pour moi ! Vous avés passé  
avec

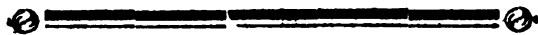


avec la rapidité de l'éclair. Dieux cruels ! c'est vous qui m'en privés. Je ne les verrai plus & vous ne m'en laissés le souvenir ; que pour mieux m'affliger & jouir de mon désespoir !

Insensé que je suis ! J'ose acuser les Dieux même de mes malheurs & je suis le seul coupable. Ils sont justes ; ils me punissent de la négligence que j'ai apportée à leur Culte : Que dis je ! ils me punissent de mon impiété. Les ai-je implorés une seule fois ? Leur ai-je demandé quelque consolation ? Non ; loin de leur adresser mes Vœux , j'ai trainé jusqu'aux pieds de leurs Autels la douleur qui me dévore. Je n'entre dans leurs Temples, que pour leur reprocher leur injustice : Je ne vois ; je n'entens ; je ne cherche que *Mirtis* : Elle seule a tous mes Vœux & je murmure contre ces Immortels , qui , s'ils étoient moins pitoiables , devroient m'écraser de leurs Foudres. Pardonés , Dieux puissans ! Pardonés à un infortuné qui sent tous ses crimes & qui les comet malgré lui. Arrachés moi de ce lieu funeste ; rendés moi cette Raison , dont j'ai perdu l'usage ; donés moi la force de résister aux maux qui m'acablent ; ou plutôt , si ces maux vous touchent , par pitié , daignés en terminer le cours fatal ; en m'otant la vie. Hélas !

ma Prière , loin de les fléchir, les irrite encore. Hé bien , je leur obéirai. Ils l'ordonnent : J'abandonnerai ce Cercueil ; je ne l'arroserai plus de mes larmes. Je ferai plus ; je bannirai *Mirtis* de mon cœur, pour le remplir de leur amour. Soumis à leurs Décrets , je respecterai la main qui me perce le cœur... J'oublierai *Mirtis* ... Est-il en ma puissance de l'oublier ? Non , les Dieux ne sont point assés barbares , pour exiger ce cruel sacrifice ! Non , *Mirtis* ; je penserai sans cesse à toi ; tu auras tous mes vœux... Malheureux *Philémon*, feras tu sourd à la voix de ces Maitres du Monde, qui sont indignés de tes discours ? Crains leur vengeance ; *Mirtis* elle même t'en conjure. Il le faut donc : Grands Dieux , que cette obéissance me coute à remplir ! Je vais abandonner des lieux où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie. J'y laisse la moitié de moi même ; ils renferment tout ce que j'aimai. Les Cendres de *Mirtis* y reposent & je les vois aujourd'hui pour la dernière fois... Quoi , *Mirtis* , je ne te verrai plus ! Quoi , ces Nœuds sacrés qui nous unissoient sont rompus & je vis encore ! Il le faut cependant & j'obéis. Je vai suivre ma destinée. Adieu Bords chéris ! Demeure jadis charmante je ne goûterai plus vos douceurs. Vous m'êtes insupportables , adieu

pour jamais. Mânes révéres d'une Epouse adorable , recevés aussi mes éternels adieux. Jouissés d'une paix profonde. Bientôt la Mort nous réunira : Bientôt mes Cendres feront recueillies dans cette même Urne. Encore quelque tems & je te rejoindrai ô *Mirtis* ! chère & tendre *Mirtis* !



A P O L O G I E de l' A M O U R

*Par une jeune Demoiselle.*

**L'**Amour est la source des vrais plaisirs : Tout ce qui vit , tout ce qui respire , est sujet à ses Loix ; & quelles Loix ? Y en eût il jamais de plus douces ! Qu'on ne me dise pas , qu'il est cruel , ingrat , intéressé , volage : Ces qualités là conviennent à un sentiment bien différent , qui en usurpe quelquefois le nom. L'Amour de sa nature est tendre , délicat , timide , toujours empressé à plaire. Plairoit il avec les défauts qu'on lui attribue ? Je dis plus ; lorsqu'il règne dans une Ame livrée à ces défauts , il les en chasse bien vite. L'Avare devient libéral , l'Ingrat reconnoissant : Il fixe le Volage ; il adoucit l'Home féroce , en un mot,

Q 9 2

il change les Vices en Vertus ; l'expérience nous l'apprend. C'est lui qui donne à cet Epoux infortuné la force de supporter les malheurs les plus terribles. Acablé par la plus atreuse misère ; il alloit mourir : La voix d'une Epouse chérie se fait entendre , il vole entre les bras : Dans l'instant il est rapellé à la vie ; l'espoir & l'allégresse renaissent dans le fond de son Cœur. Content d'aimer & d'être aimé, il oublie tous ses maux. Le croiroit-on ! il trouve encore des charmes à sa situation. Amour, tels sont vos éfets ! Quelles obligations ne vous a pas la France ? N'est-ce pas vous qui retirates *Charles VII.* de la profonde léthargie dans laquelle il languissoit. Vous réveillates en lui l'amour de la vraie gloire ; vous lui fitès faire des éforts, qui rasfermirent le Sceptre chancelant dans ses mains.

Vos peines, dit-on, sont réelles & vos plaisirs imaginaires ; il ne faut qu'aimer, pour éprouver le contraire. L'Amour ne fait-il pas la félicité des Cœurs sensibles ? Est-il rien de comparable aux délicates émotions d'une passion naissante ? Quels plaisirs ne puise t-on pas dans une tendresse réciproque ? Un geste, un regard, un mot de l'Objet aimé cause des transports inexprimables.

La Jalouſie, au moins cette eſpèce de Jalouſie dont les éfets ſont ſi terribles, ne dut jamais ſa naiſſance à l'Amour : Elle eſt Fille de la Fureur. Un Amant jaloux l'eſt d'une façon délicate ; la crainte de perdre ce qu'il aime l'aſſige ; mais ſon aſſiction eſt douce, modérée, le ſeul Sentiment peut lever le voile qui la couvre : Un Furieux, livré à la Jalouſie, eſt capable des plus grands excès.

*St. Evremont* l'a dit & rien n'eſt plus vrai, *les peines de l'Amour ſont des plaiſirs* ; quiconque ſ'en formera une vraie idée, fera de ſon avis. On le confond ſouvent avec le goût pour les plaiſirs des Sens ; de là vient l'erreur. Qu'on démêle, qu'on faiſiſſe les nuances, qui en font la différence, & l'on conviendra qu'il n'eſt point de vrai bonheur ſans amour.





## NOUVELLES ACADEMIQUES

BESANÇON.

L'Académie tint sa Séance Publique à la rentrée de la St. Martin, le 15. Novembre 1757. M. Lois, Grèfier est chef de la Chambre des Comptes à Dole, l'un des Associés Résidans de l'Académie, en fit l'ouverture par son Discours de remerciement. *Qu'ai-je donc fait, dit il, qui ait pu m'atirer les regards favorables de cette illustre Compagnie? Coment oserai-je paroître au milieu de cette foule de Héros, de Magistrats, de Scävans, qui décorent ce Licée? Puis je espérer, avec la médiocrité de mes conoissances, de pouvoir remplir un jour les vües de vôtre Fondateur?*

Cette pensée le conduisit naturellement à l'Eloge de Mr. le Duc de Tallard, qui a fondé cette Académie. De là, il passa à celui de Mr. le Maréchal de Duras, qui en est le Protecteur, & pour acomplir l'article des Status, qui impose aux Récipiendaires l'obligation de traiter un Sujet dans leurs Complimens de Réception, il lut un Ouvrage, où il

il s'est proposé de prouver, *Que les Talens sont en nous, sans être à nous.*

Il établit que les Talens sont en nous, par l'analyse qu'il fit des différens états, qui composent la Société; il démontra par des Argumens métaphisiques, que les Hommes sont portés naturellement à des Connoissances de différentes espèces; il assigna la raison pour laquelle l'Esprit se plait plutôt à de certaines Connoissances qu'à d'autres. Partant de ce Principe, il distingua les Connoissances propres aux différens genres d'Esprit, & il termina la première partie de son Discours, par la Démonstration de cette vérité, *que l'attention peut réparer dans les Hommes le défaut de l'étendue de l'Esprit.*

Dans la seconde partie, il chercha à faire voir, que les Talens n'étoient pas à nous; voici comment il s'en explique:

*Si les Talens nous sont naturels, ils viennent de l'Etre Suprême, qui nous a choisi pour ses Instrumens; si ces Talens sont acquis, nous les devons à l'éducation, aux exemples & au commerce du Monde. Dans le premier cas, ce seroit s'écarter des vues de la Providence, que de les laisser dans l'oisiveté: Dans le second, ce seroit être coupable d'ingratitude envers la Société de qui nous les tenons: Il est donc de la justice de les lui communiquer. Il ajoute, que les Talens ne devoient pas seulement avoir pour objet une*

*Société particulière, une Ville, une Province, un Royaume; que leur utilité devoit se répandre partout: Les Sciences & les Arts n'ont d'autres bornes que celles du Monde entier.*

Il est convenu, qu'il y avoit des Talens qui, conformément aux règles d'un Etat, doivent s'y renfermer, mais ces exceptions son très rares, & loin de détruire le Principe qui nous porte à servir le monde entier, elles en fortifient les conséquences

De cette comunication de Talens nait, selon lui, le bien général, la gloire d'un Royaume, l'honneur d'une Famille, le contentement des Peuples.

M. Loys termina son Discours par avancer, que tout devoit tendre à l'utilité publique, & que les Pièces Académiques devoient rouler sur des objets utiles, par préférence à ceux qui ne sont que de pur agrément.

Mr. l'Abé Talbert, Président de l'Académie, répondit à Mr. Loys, dont il peignit le caractère & les talens. Il lut ensuite une Dissertation sur les Langues grèque, latine & françoise, dont voici l'Extrait.

L'Auteur, après avoir remarqué, que la politique littéraire veut que l'on établisse, entre les diverses parties de la Littérature, un certain équilibre, qui les fasse régner avec le même empire, se plaint de voir l'étude de



l'Antiquité, & surtout des Langues favantes, négligée sous prétexte, que la Langue françoise nous suffit.

De là, il prend occasion d'examiner, si elle a mérité en éfgt que celles là soient oubliées; s'il n'est pas de l'intéret de la nôtre qu'on les cultive, & si enfin nous faisons nos efforts, pour doner à la Langue françoise les avantages dont elle se pique?

Pour apprécier le mérite des trois Langues, il en examine le principe, l'énergie, le tour & l'harmonie. Il remarque que la Langue françoise est trop souvent infidèle à ses principes, tandis que les anciennes en ont d'invariables, & que leurs exceptions même ont des loix. Il établit cinq règles, qui sont les fondemens de l'énergie pris dans la nature même. Selon lui, pour bien exprimer, une Langue doit avoir des sons forts, un timbre éclatant; elle doit avoir de la précision pour rendre la pensée qui est rapide & précise; elle doit peindre l'action des objets par le son des mots, ou par leur arrangement; elle doit être susceptible de détail, pour présenter les objets tous entiers; enfin elle doit être abondante, afin de pouvoir tout exprimer. L'Auteur applique ses Principes & prouve par l'analyse des trois Langues, que les anciens l'emportent dans tous ces points sur la nôtre. Il parle ensuite du tour de la Phrase,

il avoüe que la Période françoise a quelque chose de plus naturel que la grèque & la latine; mais que cet avantage ne regarde que quelques parties de la Phrase, & non la Phrase entière, come on le croit comunément. Il balance cet avantage avec le mérite de l'inversion grèque & latine, & trouve dans celle ci une source de Richesses & de Beautés incompatibles avec l'uniformité de nos Périodes.

Il passe en fin à l'harmonie, qui est selon lui, l'unique but de l'inversion des Anciens. Il fait sentir combien la quantité & les accens étoient inutiles aux Anciens à cet egard. Il remarque que la Langue françoise a une quantité & même des accens, mais qu'elle les fait trop peu sentir & n'en peut tirer aucun avantage, surtout pour les Vers; qu'elle n'y a suppléé qu'en rendant sa Poésie d'une difficulté infinie, sans la rendre aussi forte que celle des Anciens.

L'Auteur conclut de là, qu'il seroit nécessaire & facile d'enrichir notre Langue, & il établit des règles fondées sur les Préceptes d'*Horace*; mais il fait voir surtout, que c'est aux Langues anciennes à nous former le gout & l'oreille.

Il finit par se plaindre des négligences infinies, des fautes grossières, que l'on se permet dans le Langage ordinaire, dans le Sti-

le des Ouvrages ; de la rapidité du travail de nos Auteurs , du peu de goût qu'ils ont pour limer , & il opose leur indolence aux veilles laborieuses des plus grands Maitres, qui manioient cependant un langage plus fécond & plus facile.

Mr. le Président de *Courbonson*, Secrétaire perpetuel de l'Académie lut ensuite des Anecdotes sur la vie de *Mercurin d'Arborio*, Comte de *Gattinara* Président du Parlement de *Dole*, Chancelier de l'Empereur & Cardinal.

*C'est à bien des Titres, dit il, que nous reclamons dans nôtre Bibliothéque Séquanoise Mercurin de Gattinara ; nous avons une foule de conjectures , qui justifient qu'il étoit issu d'une Maison originaire de Bourgogne ; mais quand il resteroit quelque doute à cet égard , cet illustre Magistra n'a-t-il pas prescrit l'Jneolat parmi nous aiant été pandant, plusieurs Années Président de nôtre Parlement , & aiant aquis dans le Pais une Terre considerable.*

*Rien n'est indifferant , ajoute-t-il , dans la vie des grands Homes ; leur naissance , leur éducation , leur debut dans le monde anoncent déjà ce qu'ils seront un jour. Que n'ai-je pas fait pour pouvoir parcourir tous les ages de ce grand Ministat ? Mais les instructions m'ont manqué , & j'ai été obligé de me réduire à de*

*simples Anecdotes*, qui pourront servir à celui qui entreprendra d'écrire une si belle vie.

Mr. De Courbouzon, après avoir divisé ses Anecdotes en trois Paragraphes, démontre l'antiquité & la Noblesse de la Famille d'*Arborio*, dont étoit *Mercurin de Gattinara*; il fait voir par le témoignage des meilleurs Histoires de *Piedmont*, que vers l'an 1300. plusieurs de cette Maison, dont la Tige avoit quitté le Comté de *Bourgogne*, pour suivre en Italie l'Empereur *Frédéric Barberouffe*, avoient fait bâtir dans la Province de *Vercel* le Bourg de *Gattinara* & plusieurs autres Vilages dont l'un fut nommé *Arborio*.

Ils jouissoient dans cette Contrée de tous les Droits Régaliens, sous la mouvance immédiate de l'Empire d'*Allemagne*, ce qui a duré jusqu'en l'an 1406. que ceux de cette Famille, aiant eû des démêlés avec la Ville de *Morges*, se mirent sous la protection de la Maison de *Savoie*. On compte parmi les Descendans de cette Lignée un *Paulin d'Arborio*, Père de notre Président, que l'Empereur invêti du Comté de *Gattinara*.

*Marguerite d'Autriche* l'avoit connu pendant son séjour en *Savoie*; retournée en ses Etats, après la mort du Prince son Mari, elle l'atira à sa Cour, & obtint pour lui la Présidence de *Bourgogne*. Il y fut installé l'Année 1508. par Lettres patentes de l'Empereur *Maximilien* & de *Charles* son Petit-

Fils, ce qui n'empêcha pas, qu'il ne fut evoié en différentes Cours pour y traiter d'affaires importantes.

Ce fut après plusieurs Négociations, qu'étant revenu à *Dole* en 1516. il se brouilla avec le Comte de *Champlitte*, Gouverneur du Pais & une partie de la Noblesse On envoya à l'Empereur une Députation, pour demander sa Révocation. La Province étoit dans des circonstances, où il faloit se prêter aux vœux des Etats; *Mercurin* fut destitué, mais il ne fut pas pour cela disgracié, il fut fait Chancelier & Ministre de l'Empercur, & ne quita plus la Cour.

L'Autcur de la vie de *Charles Quint* en a fait un bel Eloge. Il dit que c'étoit un Homme prudent, sage, ami de la vérité, grand Jurisconsulte, attaché à son Prince, à qui il avoit rendu de grands Services; tous les Historiens de ce tems là, tiennent le même langage! Ils ont recueilli plusieurs Discours de ce Chancelier, singulièrement celui qu'il prononça à l'Empereur au sujet de la Prison de *François Ier.*

Personne n'ignore, qu'il ne voulut jamais signer le Traité de *Madrid*, parce qu'il le croioit opposé à la gloire de son Maître & au bien de ses Sujets; cette fermeté ne lui ravit ni l'estime, ni l'amitié de *Charles Quint.* Il fut fait Cardinal après la mort de sa

Femme en 1529. & mourut à *Inspruck* le 5. Juin 1530. Son Corps fut porté, suivant qu'il l'avoit ordonné par son Testament, dans l'Eglise collégiale de *Gattinara*, où il fut enterré avec la plus grande magnificence, & où on lui éleva un superbe Mausolée.

Mr. *De Grand-fontaine*, Vice-Président de l'Académie, fit lecture de la première partie des Mémoires qu'il se propose de faire servir à l'Histoire d'*Antoine Brun*, Plénipotentiaire d'*Espagne* aux Conférences de *Munster*.

Le Caractère de *Claude Brun* son Père, Avocat Général, ensuite Conseiller au Parlement de *Dole*, les études & les succès du Fils dans l'Université de *Bourge*, la faveur qu'il s'aquit auprès du Prince de *Condé*, Gouverneur du *Bery*, les deux Comissions dont il fut chargé, les invitations pressantes que ce Prince lui fit de s'attacher à sa personne, le refus de *Brun*, dicté par les motifs les plus nobles, ces détails sont rendus avec l'exactitude que paroît exiger la vie d'un Personage si intéressant.

Mr. *De Grand-Fontaine* s'applique ensuite à représenter *Antoine Brun*, come Poète, come Avocat, avant que de montrer en lui le Magistrat & le Négociateur.

On verra , dit-il , que la nature lui avoit également marqué ces quatre Vocations , soit pour le faire exceller plus surment dans celle qu'il prefereroit , soit plutôt , pour le faire passer de l'une à l'autre , & le conduire ainsi par degré à la Profession la plus importante.

Les reproches que Bruin eût à essuier sur son goût pour les Lettres , & la manière dont il répondit à ses Censeurs , fournissoit à Mr. De Grand-fontaine une occasion de féconder les vûes de l'Académie , en réveillant & justifiant l'amour des Lettres.

Que ces reproche , dit il , se renouvellent encore parmi nous & que des Home de nos jours soient encore persuadés que les Lettres sont pour l'Esprit , ce que les Romains sont pour le Cœur ; que ce genre d'Etude est une oisiveté déguisée , que ce Talent est la ressource de ceux qui n'en ont point d'autre... Voilà ce qui feroit soupçonner que l'Esprit humain ne doit pas encore dater ses progrès de nôtre siecle , & il ne sera pas éfectivement avancé vers sa perfection, tandis que les Lettres formeront parmi les Sciences un Rameau de l'Arbre au lieu d'en être reputées la sève , qui doit vivifier toutes les Branches , tandis que les idées publiques ne seront pas épurées , anoblies & fixées au point de s'accorder à placer les Lettres immédiatement apres les Mœurs dans l'ordre , du mérite & , a envisager les unes ainsi que les autres , non come le de-

*l'ornement indispensable de chaque Profession.*

Mr. *De Grand-fontaine* termine cette première partie au choix que la cour fit de *Brun*, pour remplir la place de Procureur général, choix dont il fut redevable à la grande réputation qu'il s'étoit acquise au Barreau.

Mr. l'Abé *Bullet* continua par un Discours sur l'origine de la poudre à poudrer qu'il a anoncé come un amusement littéraire. Cet Académicien; livré aux occupations les plus sérieuses, trouve encore le tems de composer de petits ouvrages sur des sujets qui paroissent peu interressans, & qu'il fait embélir par de curieuses recherches; voici en substance ce qu'on peut cueillir de sa Pièce.

Les Cheveux sont la parure naturelle de l'Home, c'est par cette raison qu'on a toujours cherché à corriger ce qu'ils pouroient avoir de défectueux & à leur donner ce qui leur manquoit d'agrément. Les Anciens les teignoient en blond, parceque cette couleur leur plaisoit. Quelquefois même il les couvroient de poudre d'or, pour les rendre plus brillans; cette teinture & cette poudre étoient les deux seuls moïens en usage parmi eux, pour parer leur chevelure. Ils ne conoissoient point nôtre Poudre à poudrer; l'n'en est point parlé dans ce grand nombre



d'Auteurs grecs & latins, qui nous sont restés. Les Pères de l'Eglise, qui reprochent avec tant de force aux Femmes chrétiennes tous les moiens qu'elles emploient pour se donner des agrémens qu'elles n'avoient pas, n'ont point fait mention de la Poudre. Il n'en est point parlé dans nos vieux Romans, qui marquent dans un si grand détail les justemens de l'un & de l'autre Sexe; on n'en voit point dans les vieux Portraits, quoique les Peintres d'alors représentassent toujours les Persones de la même manière dont elles étoient vêtues & parées.

On lit dans *Brantome*, que *Marguerite de Valois*, qui étoit fachée d'avoir les Cheveux très noirs, recouroit à toutes sortes d'artifices pour en adoucir la couleur. Si la Poudre eût alors été en usage, elle se seroit épargnée ces soins. Le premier de nos Ecrivains, qui ait parlé de la Poudre, est l'*Etoile*, dans son Journal sous l'an 1593. Il rapporte que l'on vit dans *Paris* des Religieuses se promener dans les Rues frisées & poudrées. Depuis ce temps la poudre se mit peu à peu à la mode parmi nous: De nôtre Nation elle a passé chez tous les Peuples de l'*Europe*, excepté les *Turcs*, qui n'en peuvent faire usage dans leurs Turbans.

Mr. Le *Vacher* Chirurgien Major de l'Hôpital, l'un des Membres de cette Académie termina la Séance par la lecture d'un Mémoire sur l'abus des injections dans les Plaies. Il fait voir que les Injections ne sont autre chose que des Remèdes liquides, portés dans les Plaies ou sinus par le moïen d'une seringue. L'objet de ces Injections est de déterger ou d'incarner les élapiers ou sinus, qui ne sont souvent accessibles qu'à la sonde, & où quelquefois même, elle ne peut parvenir, lorsque ces sinus pénètrent dans la capacité des Ventres, ou des Parties charnues, & que leur route est tortueuse & inégale. Mr. le *Vacher* dit ensuite que par rapport aux Plaies des parties charnues, come celles qui résultent des coups de feu & Armes blanches, & qui peuvent être compliquées, ou celles des grands abcès, les Injections balsamiques & vulnéraires peuvent y avoir lieu, dans les comencemens; mais il soutient, que la continuation de ces remèdes leur deviendroit préjudiciable. Ils formeroient autant de corps étrangers, qui s'oposant à la réunion des Chaires, rendroient la cure, ou extrêmement lente, ou même impossible. En effet, les embouchures des Vaisseaux venant à se racornir, & ensuite à se fermer par les fréquentes agitations que causent les Injections, il est aisé de sentir, qu'elles ces-

feroient d'épancher ce suc aglutinatif, cette limphe salutaire, qui opère la guérison. D'ailleurs qui est-ce qui n'a pas observé, qu'il restoit souvent dans les Plaies une grande partie de la liqueur injectée, laquelle par le moïen de l'Injection du lendemain sortoit chargée d'un pus fereux & de fort mauvaise odeur, en plus grande quantité que la plaie n'en auroit fourni en quatre jours: Pour prévenir ces deux inconvéniens, je me suis toujours scrû, dit Mr. le Vacher, autorisé par les réflexions que j'avois faites, à supprimer l'usage des Injections; ce n'a jamais été que les cinq ou six premiers jours seulement, come dans les Ulcères fistuleux; & c'est le *caput mortuum* du Vitriol dans une suffisante quantité d'eau d'hysope ou de lavende, que j'emploie alors, pour favoriser un suintement des suc's propres à régénérer les chaires. Ce n'est donc que dans ce cas & pour quelques jours seulement, que j'adopte les Injections; en tout autre je les abandonne & les rejette come inutiles & dangereuses, surtout dans les plaies qui communiquent aux grandes capacités. Mr. le Vacher cite ensuite, pour appuyer son opinion, divers Exemples qui paroissent démontrer que la méthode de ne pas injecter les Plaies, produira beaucoup plus sûrement & plus promptement la guérison d'un malade, que celle

qui se pratique communément. Mr. le *Vacher* n'approuve pas non plus l'usage d'une tente, dont on se sert pour empêcher l'air extérieur de pénétrer dans la plaie. Il a fait diverses observations qui prouvent, que l'air ne fait aucune mauvaise impression dans la Poitrine, lorsqu'il a la même liberté d'en sortir, qu'il en a eue pour y entrer. Malgré l'exactitude de toutes ces observations, Mr. le *Vacher* les soumet modestement à l'Autorité respectable des Maîtres de l'Art. Heureux, dit-il, si l'expérience en constate l'utilité.

## B A L E

**N**OTRE Université avoit fait une perte très considérable par la mort de Mr. *Waldkirch*, Professeur en Instituts & Droit Public, mais heureusement, nous avons trouvé de quoi la réparer dignement dans le Sein même de notre République. D'abord après la mort de Mr. *Waldkirch*, il s'est présenté six sujets distingués, qui ont disputé la Chaire avec succès & avec applaudissement. Ils ont été réduits, en la manière ordinaire, au nombre de trois, entre lesquels le sort devoit décider, suivant nos Loix. Nous étions parfaitement tranquilles. Il s'agissoit de Mr. *Raillard* Professeur en Rhétorique & Recteur de l'Université; *Falckner* Docteur en Droit

& Professeur en, Philosophie Morale & Droit Naturel, & de Mr. *Jean Rodolphe Iselin*, Docteur en Droit, & le sort ne pouvoit tomber que sur un excellent sujet. Il fut favorable à Mr. *Iselin*, qui obtint la Chaire le 5. du mois de Novembre. Ses lumières & ses talens nous mettent en droit de tout attendre de lui & l'excellent usage qu'il fait faire de ses connoissances nous est un garant assuré, que nous ne serons pas trompés dans nôtre atente. C'est donc avec une vraie satisfaction, que nous anonçons au Public son avancement, & que nous pouvons lui apprendre en même tems, que le nouveau Professeur donnera des Leçons particulières de Droit Public, aux Etudians qui en demanderont. Nous ne doutons point, que ce ne soit pour les Etrangers qui se destinent au Droit, un nouvel encouragement à fréquenter nôtre Université: Nous osons au moins les assurer, qu'ils pourront y puiser abondamment toutes les Connoissances qui font l'objet de leurs Etudes.



## OUVRAGE NOUVEAU

**E**NTREVUES ou Discours dans le Roïaume des Morts, entre le Comte de SCHWERIN, Généralissime de S. M. le Roi de Prusse

se & le Prince de PICCOLOMINI, Grand  
 Maître de l'Artillerie de S. M. l'Impératrice  
 Reine de Hongrie & de Bohême.

Ce Ouvrage est proposé par Soufcription  
 par le Sr. Jean Rodolph Im-Hoff, Libraire  
 à Bâle. Il promet 5. Entrevûes, dont cha-  
 cune contiendra 160. pages d'impression in  
 8vo. & si le nombre des Amateurs se trouve  
 fuffant pour comencer l'Ouvrage au 20.  
 Décembre, tems marqué pour soufcrire, il  
 promet de livrer la première Entrevûe au co-  
 mencement de Janvier & les autres en Fé-  
 vrier. Ces Dialogues, à ce que dit l'Edi-  
 teur, renfermeront un détail exact & im-  
 partial de ce qui s'est passé dans la présente  
 Guerre, & si l'ouvrage est goûté, come il  
 l'espère, il se propose de le pousser plus loin,  
 fous le nom d'autres Persones célèbres, qui  
 se trouvent déjà, ou qui pourroient aller  
 brusquement dans le Roiaume de Pluton.  
 Le prix de la Soufcription pour ces 5. Feuil-  
 les est de demi Ecu neuf ou L 3. de France.  
 On pourra soufcrire chez les principaux  
 Libraires de Suisse, de même que chez les  
 Editeurs de ce Journal.

LE TOURTEREAU ET LE PAPILLON

F A B L E.

**L**E Papillon, qui ne s'arrête guère,  
 Voiant pourtant, dans sa course légère,  
 Un Tourtereau se lamenter,  
 Voulut un instant l'écouter.  
 Qu'avez vous, lui dit-il ? Vous ne sauriés l'apprendre  
 Répondit l'affligé, car n'étant pas né tendre,  
 Pourriés vous jamais concevoir  
 La douleur que je puis avoir ?  
 Vous jugés de ce que nous sommes,  
**R**eprit le Papillon, par les Chançons des Hommes.  
 Ils ont beau penser de travers,  
**D**éraisonner ; tout cela passe en Vers.  
 Pour connoître nôtre tendresse,  
**E**xaminent-ils nôtre espèce ?  
 Non Ce sont les Fleurs, selon eux,  
 Qui doivent alumer nos feux ;  
 Mais en volant à de nouvelles,  
**S**omes nous pour cela des Amans infidèles ?  
 Entre nous est le sentiment.  
 La Fleur n'est que nôtre aliment.  
**T**ourtereau, mon Ami, vous quités vos Compagnes  
 Lorsque la faim vous prend & courés les Campagnes,  
 Come nous les Jardins : Sachés donc en ce jour,  
 Que si l'Home vouloit s'affurer en amour  
 De l'Animal le plus volage,  
**I**l ne le trouveroit qu'en cherchant son image.

# T A B L E.

<b>E</b> Xamen de ces Paroles : Il n'est pas bon que l'Home soit seul.	599
Lettre à Mr. Seignaux de Correvon à l'ocasion d'un Ouvrage contre les Incrédules.	607
Aux Journalistes , sur le Bonheur	615
Lettre à un Ami sur les précautions qu'un Pere doit prendre à l'égard de sa Famille.	623
A Mr. A** sur les Pensées Antiphilosophiques	636
Réflexions sur l'Eloge de Mr. le Professeur Lullin , inseré dans la Bibilothèque des Sciences.	641
Mémoires de Séty	657
Réponse à la Lettre inserée dans le Journal d'Octobre p. 422.	683
A Melle Cur... sur un petit Voïage à Genève.	686
Elégie en Prose , sur la perte d'une Epouse.	690
Apologie de l'Amour.	695
Nouvelles Académiques.	698
Ouvrage nouveau.	714
Le Tourtereau & le Papillon Fable.	715

---

Le Mot de l'Enigme du mois dernier est LA PAROLE & celui du Logogriphe LA FIEVRE.